ORAN

Chef-lieu : ORAN

Superficie : 11 à 12 millions d'hectares. — Population : 767,322 habitants.

Dont **58,085** Français, **14,558** Israélites naturalisés, **592,425** musulmans (sujets français), **84,881** étrangers parmi lesquels les Espagnols dominent et **17,373** habitants comptés à part conformément à l'article 2 du décret du 3 novembre 1881.

Territoire civil.	**674,830**	habitants.
Territoire militaire . . .	**92,492**	—
Total général. . .	**767,322**	habitants.

5 Arrondissements. — 54 Communes de plein exercice
19 Communes mixtes (territoire civil), **3 Communes mixtes et 3 Communes indigènes** (territoire de commandement).

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département d'Oran, situé entre le département d'Alger, à l'E., et l'empire du Maroc, à l'O., doit son nom à la ville d'Oran, son chef-lieu. Il a pour limites : au nord, la Méditerranée; au sud, le Sahara; à l'est, le département d'Alger; à l'ouest, le Maroc. La délimitation occidentale, déterminée en 1845, est mal définie et doit être rectifiée à bref délai, si l'on veut éviter d'incessantes complications politiques. La glorieuse victoire d'Isly donnait à nos gouvernants le droit de fixer à nos possessions de l'ouest une frontière moins restreinte, et surtout plus logique. En effet, la Malouïa, rivière profonde qu'il serait facile de canaliser, coupe en deux le territoire des Beni-Bou-Saïd, tribu algérienne qui, suivant la pittoresque expression de M. A. Cherbonneau, se trouve avoir un pied chez nous et l'autre chez le voisin. L'oasis de Figuig, les Dou-Menia et les Oulad-Djerir devraient être englobés dans le département d'Oran. C'est une frontière à refaire. Nous n'en voulons pour preuve que les événements insurrectionnels de 1881-1882. La partie occidentale du département d'Oran est le point de l'Algérie le plus rapproché de l'Espagne; quelques heures (10 ou 12) suffisent pour aller d'Oran à Carthagène. Il ne faut donc pas s'étonner que, de tout temps, Oran ait été et soit encore aujourd'hui une ville à moitié espagnole, et que le département d'Oran renferme actuellement presque autant d'Espagnols que de Français.

Le département d'Oran déploie sur la Méditerranée une longueur de 380 kilomètres de côtes, offrant les deux magnifiques ports naturels de Mers-el-Kebir et d'Arzeu. Des ports artificiels ont été créés à Oran, à Beni-Saf, à l'embouchure de la Tafna, à Nemours et à Mostaganem.

Orographie. — Les principaux massifs montagneux du département d'Oran sont, dans le Tell : 1° les monts de Tlemcen; 2° les monts des Trara; 3° les monts du Tessala; 4° les monts de Mascara; 5° le massif du Dahra.

Les montagnes de Tlemcen (*Durdus mons* des Romains) s'étendent de la frontière marocaine à la Mekerra supérieure. Elles ont pour points culminants le Ras-Asfour ou Toumzaït, voisin du Maroc et des mines de plomb argentifère de Gar-Rouban, le djebel Tnouchfi, le djebel Ouargla, et dans la région de Sebdou, le djebel Roumelia, qui se dresse non loin de Tlemcen.

Les monts des Trara et des Beni-Mengouch, chaîne littorale circonscrite par la Tafna et l'oued Adjeroud, sont les *Montes Chalcoricii* des Romains; ils ont pour éperon le cap Noé. Leurs sommets les plus remarquables sont le djebel Filhaucen et le djebel Tadjera, pic voisin de la Médi-

terranée, appelé également montagne Carrée, à cause de son sommet aplati. On y distingue aussi le col de Taza.

Le massif du Tessala, compris entre le Sig et la Tafna, a pour points principaux : le pic du Tessala, qui domine Sidi-Bel-Abbès, dans la partie orientale de la chaîne; le Tafaroui, entre Oran et Sidi-Bel-Abbès, et le djebel Seba-Chioukh, à l'ouest. C'est l'*Astasilis* des Romains. Le Tessala est couvert de ruines antiques. Les Arabes l'ont surnommé la *Terre du blé*, à cause de la fertilité de ses plateaux.

Les monts de Mascara se dressent entre la Mekerra à l'ouest, la mer et le Chélif au nord, et le cours de la Mina à l'est. Leur principal sommet est le djebel Nesmate. Les montagnes littorales, dans le voisinage d'Oran, forment, comme celles des environs d'Alger, un simple bourrelet de hauteurs médiocres dont les points culminants, le djebel Ourouze et le Murdjajo, n'atteignent pas 650 mètres.

L'Ouarensenis et le Dahra se partagent entre le département d'Oran et celui d'Alger. Des deux versants du Dahra, l'un, dit M. Demaeght (*Bulletin de la Société de géographie d'Oran*), s'incline vers la mer, et l'autre vers le Chelif, qui longe, au sud et à l'ouest, le massif du Dahra, qu'il n'a pu rompre, et va s'engloutir dans la mer, après un cours de 695 kilomètres. La ligne de faîte se dirige généralement de l'ouest à l'est. Elle part du fleuve, près de son embouchure, et s'élève en plateaux superposés pour atteindre un maximum d'altitude de 777 mètres au point géodésique de Si-Saïd. Cette élévation du sol et le voisinage de la mer font de la partie septentrionale du Dahra une région d'une fraîcheur et d'une salubrité exceptionnelles, éminemment favorable à l'acclimatement des races européennes, et, par suite, au développement de la colonisation. Le versant nord, au dire de Strabon et de Pomponius Mela, aurait recélé jadis de nombreux éléphants dans ses forêts de haute futaie. Il est encore couvert d'une profusion de figuiers, de caroubiers, de thuyas, de philaréas et de genévriers de Phénicie. Le versant sud, presque dénudé et affreusement tourmenté, surtout dans la partie qui confine à la plaine du Chelif, présente néanmoins des terrains très propres à la culture des céréales et de la vigne. Du versant nord descendent : l'oued Ouillis, qui forme une belle cascade à 4 kilomètres de son embouchure; l'oued El-Abib et l'oued Roumane, dominés par de riches plateaux; l'oued Zerrifa, qui prend sa source au plateau de Nekmaria, non loin des fameuses grottes où le colonel Pélissier enfuma, en juin 1845, la tribu des Ouled-Riah, qui refusait de se soumettre. Le versant sud donne naissance à l'oued Ouarizan, qui arrose les jardins de Mazouna; l'oued Taghia, qui traverse un pays très accidenté; l'oued Ressas et l'oued Tazemmamet. C'est par la vallée de ce dernier cours d'eau que les premières colonnes françaises ont pénétré dans le Dahra. Plusieurs centres de population ont été déjà créés dans le Dahra. Cette région devait nourrir une nombreuse population pendant l'occupation romaine, à en juger par les ruines qui couvrent partout le sol. Les plus importantes sont celles de *Quiza Xenitana*, aujourd'hui Pont-du-Chelif.

Montagnes sahariennes. — Les montagnes sahariennes comprennent, dans le département d'Oran. 1° les monts de Ksel; 2° une partie seulement du massif du djebel Amour; l'autre partie de ce dernier massif est située dans le département d'Alger.

Le *Ksel*, qui flanque le djebel Amour à l'ouest, a pour point culminant le djebel Touïla. Il forme une enceinte presque continue, au centre de laquelle se trouve Géryville. Le Ksel donne naissance à des torrents qui vont grossir les rivières sahariennes. On y remarque des sites tourmentés, des pentes arides, des défilés sauvages. Les régions supérieures sont couvertes de bons pâturages et d'alfa; sur les versants croissent quelques forêts de chênes verts et de chênes à glands doux.

Le *djebel Amour*, assemblage de crêtes, de vallées, de vallons verdoyants, quelquefois couverts de forêts (Mac-Carthy), a pour point culminant le mont Touïlet, qui atteint 2,000 mètres.

Hydrographie. — L'*Adjeroud* ou *Kis* sert, sur 20 kilomètres environ, de limite entre l'Algérie et le Maroc. Ce torrent se jette dans la Méditerranée, à 15 kilomètres seulement de l'embouchure de la Malouïa et à 27 kilomètres au sud-ouest du cap Milonia. Il est formé à Ras-el-Aïoun, « la Tête des Sources, » par la jonction de l'Aïn-Agrbal et de l'oued Malah. La rive droite de l'Adjeroud est bordée de coteaux peu élevés; un bourrelet de faibles hauteurs sépare la rive gauche de la vaste plaine de la Trifa.

La *Tafna*, le fleuve *Siga* des Romains, célèbre par le traité conclu sur ses bords, le 30 mai 1837,

entre le général Bugeaud et l'émir Abd-el-Kader, sort avec fracas de la curieuse grotte d'Aïn-Habalet, qui s'ouvre dans les monts de Tlemcen, baigne Remchi, Sidi-Amara, coule à travers des plaines fertiles et se jette dans la mer en face de l'îlot de Rachgoun, après un cours sinueux de 170 kilomètres. Les Arabes l'appellent *El-Krouf*, « Rivière de la Peur, » à cause du bruit que font ses eaux en bondissant dans un lit tout hérissé d'incrustations calcaires. Un port, celui des Beni-Saf, a été créé à l'embouchure de la rivière pour l'embarquement des minerais de fer, très abondants dans la région. Les eaux de la Tafna sont généralement plus abondantes que celles des autres rivières de l'Algérie ; sa vallée est charmante. La Tafna reçoit, à droite : la rivière de Sebdou et l'Isser occidental ; à gauche, l'oued Tafrent et la Mouïla. L'*Isser* court dans de belles gorges, forme une cascade de 12 mètres, baigne Lamoricière, se grossit de la source de Tellout et de la Sikkak (superbe cascade d'*El-Ourit*) ; son cours est de 100 kilomètres. L'*oued Tafrent* recueille les belles eaux des Beni-Snous. *La Mouïla* prend sa source dans le Maroc, où elle porte le nom d'*Isly*, immortalisé par la victoire de Bugeaud ; sur le territoire algérien, elle se grossit de l'Ouerdefou, la rivière de Lalla-Mar'nia. Le barrage de la Mouïla mérite une mention particulière. Disons, à ce propos, que les colons de la province d'Oran, souvent éprouvés par des sécheresses persistantes, ont exécuté des travaux gigantesques pour aménager les eaux de la plupart des rivières, ce qui leur permet de donner aux cultures, pendant l'été, l'arrosage qui leur faisait défaut. Ces barrages ont fait la fortune de plusieurs centres de population, mais ils ont coûté des sommes considérables.

Le *Rio Salado*, « Rivière Salée, » le *Flumen salsum* des Romains, l'*oued Melah* des Arabes, prend sa source dans la forêt des Ouled-Zeir, se grossit de l'oued Soughaï, coule au sud-ouest (6 kilomètres) du grand lac salé d'Oran, au pied du djebel Touïla, et tombe dans la mer entre le cap Hassa, à l'ouest, et le cap Figalo, à l'est, après un cours de 75 kilomètres.

La *Macta* provient du marais où se rejoignent l'Habra et le Sig, et se jette dans l'anse de Port-aux-Poules.

L'*Habra* est formée dans la région de Mascara par la réunion de l'oued Traria, qui a une belle source et se précipite par une cascade de 25 mètres, de l'oued Houenet et de l'oued Melreier. Elle passe près des sources chaudes de Bou-Hanefia, à Guetna, où est né Abd-el-Kader, entre en plaine au confluent de l'oued Fergoug, et coule entre deux collines réunies par un barrage gigantesque de 478 mètres de long sur 40 mètres de haut et de 38 à 39 mètres d'épaisseur à la base (ce barrage s'est rompu en 1881, et les eaux qu'il emmagasinait ont inondé la plaine et ruiné en partie la petite ville de Perrégaux, où elles ont fait de nombreuses victimes ; on le reconstruit), passe près de Perrégaux et se perd dans les marais de la Macta, après un cours de 240 kilomètres depuis sa source la plus éloignée.

Le *Sig*, né sur la frontière des hauts plateaux, au sud de Daya, baigne Magenta, Sidi-Ali-ben-Youb, où il se grossit d'une abondante source thermale, à Sidi-Khaled, à Sidi-Lhassen, à Sidi-Bel-Abbès où il porte le nom de *Mekerra*, à Saint-Denis-du-Sig et vient se perdre dans le marais de la Macta, après un cours de 240 kilomètres. A sa sortie des montagnes, le Sig est arrêté par un barrage qui retient une énorme masse d'eau formant un véritable lac de 4 kilomètres de long, source de prospérité pour le territoire de Saint-Denis-du-Sig.

Le *Chelif* (v. la livraison d'Alger) n'a qu'une faible partie de son cours dans le département d'Oran où le versant méridional du Dahra, lui barrant le chemin de la mer, le force à couler vers l'ouest et à se creuser un lit dans des gorges profondes. Le Chelif baigne, dans le département d'Oran, Pont-du-Chelif, Aïn-Boudinar et débouche dans la Méditerranée entre Mostaganem et le cap Ivi, après avoir décrit un arc de cercle irrégulier (cours, 695 kilomètres). Le Chelif reçoit, dans le département d'Oran : l'*oued Isly*, qui coule dans de belles gorges et dont les eaux dérivées arrosent plus de 5,000 hectares d'excellentes terres ; l'*oued Riou*, qui passe à Ammi-Moussa ; l'*oued Djidiouïa* (barrage), qui croise le chemin de fer d'Alger à Oran et laisse à droite Saint-Aimé, et enfin la *Mina*. Cette dernière rivière, née sur la lisière des hauts plateaux, au sud de Tiaret, se grossit de sources nombreuses, forme la charmante cascade de *Hourara*, distribue des eaux abondantes aux terres de Relizane, reçoit l'*Hillil*, baigne Sidi-Bel-Hacel et se joint au Chelif après un cours de 195 kilomètres.

Lacs du Tell oranais. — La *Sebkha* ou *Grand lac salé d'Oran* couvre une superficie

d'environ 32,000 hectares; il n'a pas d'écoulement et reçoit très peu d'eau. Ce lac se recouvre, en été, d'une épaisse couche de sel. Il est question de le dessécher.

Le lac d'*Arzeu*, à 16 kilomètres de la ville de ce nom, mesure 12 kilomètres de long et 3 kilomètres de large. Le sel s'y cristallise par l'évaporation naturelle, et l'exploitation des salines d'Arzeu donne lieu à un important trafic.

Chotts et rivières des hauts plateaux. — Le *Chott El-Chergui* (chott de l'Est), dont on peut évaluer l'altitude à 1,000 mètres et la longueur à 140 kilomètres, a une largeur variable de 10 à 20 kilomètres ; sa direction générale va du nord-est au sud-ouest. De vastes plaines l'entourent de tous côtés; au nord, mais dans le lointain, se dressent quelques montagnes. Il reçoit plusieurs cours d'eau : l'oued El-May, l'oued Fellet, l'oued El-Hallouf, l'oued Hammam, l'oued Guesmir, l'oued El-Naceur, l'oued El-Mahder, l'oued Ghodjedad, etc., mais ces ruisseaux sont souvent à sec, et le chott n'est guère alimenté que par les eaux pluviales. De ses rives peu élevées s'échappent des sources thermales légèrement salines.

Le *Chott El-R'arbi* (chott de l'Ouest), dominé au nord et au sud par un certain nombre de pics, appartient à l'Algérie et au Maroc. La partie algérienne a 44 kilomètres de long et 7 à 20 kilomètres de large. Il est très encaissé; l'eau y est peu abondante, même en hiver. Ce chott et le précédent sont les *Salinæ Nubonenses* de Ptolémée et d'Antonin. Le versant septentrional du Sahara envoie au chott R'arbi l'oued Bou-Remmade, cours d'eau très peu important.

Chotts et rivières du Sahara. — Dans le Sahara oranais se voient aussi quelques cuvettes ou bas-fonds que les Arabes appellent *dayas* et dans lesquelles se déversent des cours d'eau insignifiants. Nous mentionnerons : l'*oued Zergoun*, fils du djebel Amour et tributaire de la daya d'El-Kahla ; l'*oued Soggueur*, qui naît dans les montagnes au pied desquelles est situé Bérizina, coule dans le curieux défilé d'El-Arouïa, reçoit l'oued Mouïa et se termine à la daya El-Hamra; l'*oued El-Benout*, qui finit dans la vaste plaine des Habilat, à la daya Mousteïer; l'*oued El-Namous*, qui prend sa source au nord-ouest d'Aïn-Sefisifa, arrose une vallée très tourmentée que dominent des montagnes d'un aspect sauvage et se perd, comme l'oued El-Benout, dans la plaine des Habilat.

Sur le parcours des rivières sahariennes sont disposés des bassins naturels qui retiennent les eaux plus ou moins longtemps après les crues. Les indigènes les nomment *redirs*, « traîtres, » appellation fort juste, car celui qui compte sur l'eau des *redirs* risque souvent de mourir de soif.

Suivant les légendes arabes, les rivières du Sahara coulaient jadis à pleins bords. « Il serait difficile, dit M. de Colomb, de décider si, à telle ou telle époque, il y eut dans le Sahara des ressources qui n'existent plus aujourd'hui ; on en est réduit à de simples conjectures. L'oued Zergoun, d'après la tradition, était une rivière d'*eau courante*. C'est possible; il est même probable que la plupart des rivières sahariennes coulaient autrefois des montagnes jusqu'à cette mer de sable qui absorbait leurs eaux. Peu à peu leurs lits s'étant remplis de sables, de cailloux, des alluvions que les crues ont arrachées aux montagnes rocheuses où elles prennent leur source, les thalwegs dans lesquels coulaient les eaux ont été comblés, et il s'est formé insensiblement un sol qui n'est pas assez compact, qui est trop spongieux, trop poreux pour maintenir les eaux à la surface, et sous lequel a lieu l'écoulement qui était autrefois à ciel ouvert. Ce qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est que partout où, dans ces oueds, on a voulu creuser des puits, on a souvent trouvé l'eau à peu de profondeur dans le sol. » Ces puits, dont la profondeur est très variable, donnent aux nomades des lignes d'eau sans lesquelles la fréquentation des régions du désert leur serait impossible. Du reste, quelque cachées que soient les eaux, la sonde sait bien les découvrir. Arrachées de leur lit souterrain, elles portent la vie là où régnait la mort et font reverdir les oasis abandonnées depuis longtemps par suite de l'oblitération des puits indigènes.

La question des *puits artésiens* préoccupe à bon droit le gouvernement et intéresse à un haut degré la prospérité de l'Algérie, qui peut être considérablement augmentée par des forages heureux. L'exemple des Romains, qui, au prix d'efforts séculaires et de travaux gigantesques dont on retrouve partout les traces, avaient transformé en terres d'une fertilité prodigieuse des plateaux ou des régions sablonneuses si pauvres aujourd'hui, a déjà

porté ses fruits. De nombreux puits ont été creusés dans ces dernières années sur plusieurs points des régions sahariennes des trois départements.

Voies de communication. — Le département d'Oran est traversé par les routes nationales de Mers-el-Kebir à Tlemcen, d'Alger à Oran par la vallée du Chelif, d'Oran à Géryville par Mascara et Saïda, de Relizane à la frontière du Maroc par Mascara, représentant une longueur totale de 819 kilomètres. Le département est desservi, en outre, par 575 kilomètres de routes départementales, par 1,073 kilomètres de chemins de grande communication, et 198 kilomètres de chemins d'intérêt commun.

Les chemins de fer qui traversent le département appartiennent aux Compagnies Paris-Lyon-Méditerranée, Franco-Algérienne et Ouest algérien. La principale ligne est celle d'Alger à Oran; elle pénètre dans le département au delà de l'Oued-Sly et dessert les stations suivantes : Charon, la Merdja, Inkermann, Saint-Aimé, l'Oued-Djema (Salines), Relizane, L'Hillil, l'Oued-Malah, Perrégaux, L'Habra (Bou-Henny), Saint-Denis-du-Sig, L'Ougasse, la Mare-d'Eau, Sainte-Barbe-du-Tlélat, L'Arbal, Valmy, La Senia. Ce chemin de fer a dans le département d'Oran un parcours de 197 kilomètres.

A Sainte-Barbe-du-Tlélat, un embranchement de 52 kilomètres se dirige sur Sidi-Bel-Abbès en desservant les stations de Saint-Lucien, des Lauriers-Roses, de l'Oued-Imbert, des Trembles et de Sidi-Brahim.

Le département d'Oran est traversé aussi du nord au sud, c'est-à-dire du littoral aux confins du Sahara, par une ligne de 352 kilomètres, desservant : Arzeu, Saint-Leu, La Macta, Debrousseville, Perrégaux, le Barrage, l'Oued-El-Hammam, Bou-Hanifia, Thizy, Froha, Thiersville, Traria, Charrier, Franchetti, Nazereg, Saïda, Aïn-El-Hadjar, Bou-Rached, Tafaroua, Kralfalla, Modzbat et le Kreider. Le tronçon qui relie Saïda à Méchéria est une voie stratégique qui a été construite dans ces derniers temps avec une extrême rapidité. L'inauguration a eu lieu en 1882. Le chemin de fer d'Arzeu à Saïda a été construit par la Compagnie Franco-Algérienne pour le transport de ses alfas, mais il est utilisé pour la circulation privée et comme voie stratégique.

La ligne de Sidi-Bel-Abbès à Ras-El-Mà a été inaugurée en avril 1883. La ligne d'Oran (La Sénia) à Aïn-Temouchent (69 kilomètres 300 mètres) sera bientôt achevée; on la prolongera jusqu'à Tlemcen. Plusieurs lignes sont à l'étude, d'autres à l'état de projet.

Productions naturelles. — Une grande impulsion a été donnée dans ces dernières années à l'agriculture dans le département d'Oran qui possède plusieurs belles plaines bien arrosées au moyen de barrages gigantesques. Son sol se prête à toutes les cultures; il produit du blé tendre, du blé dur, de l'orge, de l'avoine, du maïs, des fèves, du bechna, etc. La vigne, le tabac et le lin y sont cultivés sur de vastes espaces. C'est le seul département de l'Algérie où l'on cultive encore le coton. La vigne y donne les plus beaux résultats, comme dans les deux autres départements algériens. Aujourd'hui, les colons la cultivent un peu partout. Les vins de Mascara jouissent d'une réputation méritée. Les vignes du département d'Oran ont produit plus de 100,000 hectolitres en 1881; ce chiffre sera certainement doublé d'ici à un ou deux ans au plus.

A la fin de l'année 1881, les Européens cultivaient, dans le département d'Oran, 375,303 hectares; ils y possédaient 9,263 chevaux, 7,298 mulets, 2,999 ânes, 10 chameaux, 36,690 bœufs, 69,432 moutons, 26,956 chèvres, 21,418 porcs, 14,186 charrues de toutes formes; 12,372 herses, rouleaux, semoirs à cheval; 8,150 chariots, charrettes et tombereaux; 335 faucheuses, râteaux à cheval, moissonneuses; 144 machines à battre, à vapeur, à manège; 1,292 tarares, égrenoirs, hache-paille, coupe-racines; 589 égrappoirs, fouloirs à raisins, pressoirs à vin, etc.

Les indigènes y possédaient, à la même date, 34,988 chevaux, 7,048 mulets, 74,698 ânes, 84,917 chameaux, 252,671 bœufs, 1,792,168 moutons, 1,015,015 chèvres, 614 porcs, 106,112 charrues de toutes sortes, 1,205 herses, rouleaux, semoirs à cheval, 485 chariots, charrettes, tombereaux, etc.

La superficie des forêts domaniales et communales, dans le département d'Oran, était, au 31 décembre 1881, de 580,413 hectares, savoir : 10,826 hectares de chênes lièges, 211,270 hectares de chênes verts, 279,280 hectares de pins d'Alep, 4,936 hectares de thuyas, et 74,097 hectares d'essences de toutes sortes

L'*eucalyptus* forme, dans le département d'Oran, comme dans les autres départements de l'Algérie, de véritables forêts, ou des avenues le long des routes, dans l'intérieur des villes et des villages, et d'élégants bosquets dans le voisinage des fermes. C'est un arbre merveilleux qui croît avec une rapidité étonnante, et dont le bois, dur et résistant, est imputrescible à l'eau de mer comme à l'eau douce, ce qui le rend éminemment propre aux constructions maritimes. L'eucalyptus a une puissance considérable d'absorption par ses feuilles et ses racines, et d'assimilation en même temps que d'élimination. Ces qualités précieuses en font un arbre providentiel pour l'Algérie, où il a déjà joué un rôle incontesté dans l'assainissement des lieux humides et malsains.

Mines. — Le cuivre a été signalé sur plusieurs points, notamment à Sidna-Oucha, à Abla et au Djebel-Mzaïta. Les deux derniers gîtes ont été l'objet de sérieuses recherches.

Le plomb argentifère, à l'état isolé ou mélangé seulement de quelques traces de cuivre pyriteux, est connu dans les gîtes de Gar-Rouban, Sidi-Aramon, El-Ary, Tleta-Coudiat-Ressas, Kselma-Tazout et Karouba. Les gîtes de Gar-Rouban sont des filons dans les schistes anciens, sauf un qui est formé par une couche de terrain jurassique, contenant la galène à l'état disséminé. Sidi-Aramon, limitrophe de Gar-Rouban, est le prolongement de la couche jurassique de cette concession ; il paraît avoir de l'avenir. A Karouba, la galène est disséminée dans une couche de terrain crétacé. Ce gîte, situé aux portes de Mostaganem, est facilement exploitable à cause de la facilité des moyens de transport. Le zinc, associé au plomb en proportion plus ou moins forte, constitue les gîtes de Mazzis, Aïn-Tolba et Filhaucen. Nemours est le point d'embarquement naturel des minerais de Filhaucen, de Gar-Rouban, de Mazzis et d'Aïn-Tolba.

Le département renferme aussi de nombreuses mines de fer. Les plus importantes sont celles de Camerata, de Tenikrent et des Beni-Saf; ces dernières sont voisines de l'embouchure de la Tafna.

A Beni-Saf, on connaît huit gîtes distincts, dont un (Gar-el-Baroud) est supérieur comme importance à tous les autres gîtes de fer du département; des recherches soigneusement dirigées y ont positivement démontré l'existence de plusieurs millions de tonnes de minerai riche. Aussi, outre beaucoup d'aménagements extérieurs très remarquables, outre la création d'un centre de colonisation, a-t-on établi un port, dont les travaux ont été rapidement achevés. C'est un très bel exemple de l'importance des capitaux que peut appeler un beau gîte de fer et de l'influence bienfaisante qui en découle pour le pays.

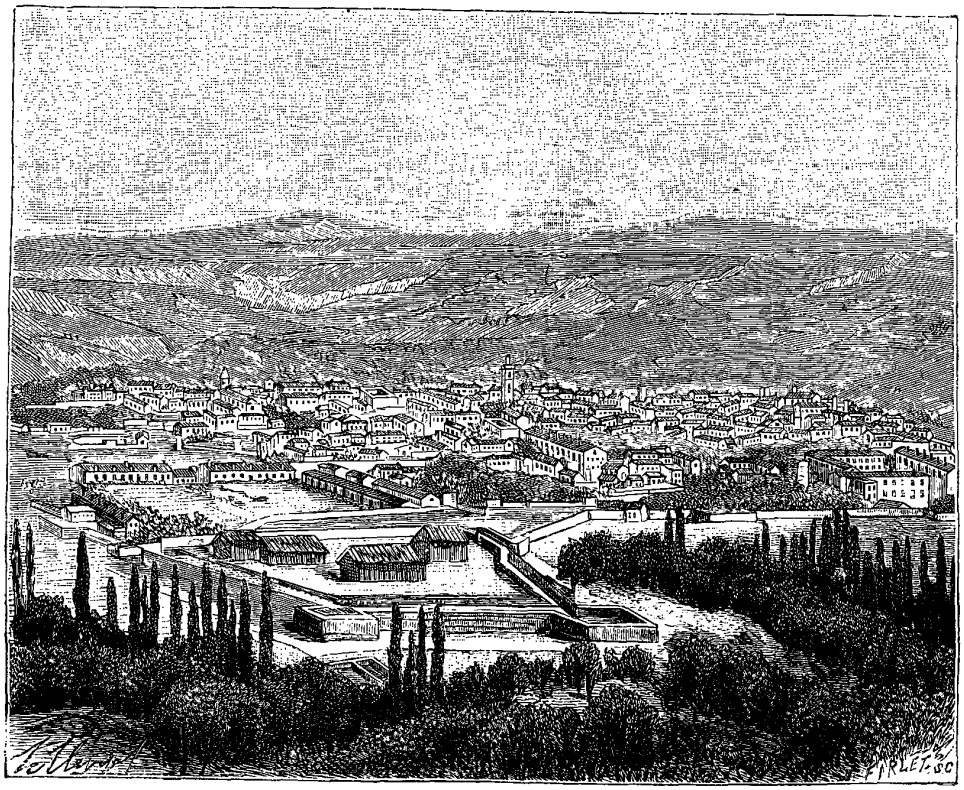
L'exploitation des mines du bassin de la Tafna est aujourd'hui la plus importante de l'Algérie, après celle des mines du Motka-El-Hadid, dans la région de Bône.

Marbres. — Le département d'Oran possède un marbre unique : c'est l'onyx translucide, dont on connaît deux gîtes, l'un près du village de Pont-de-l'Isser, l'autre près du marabout de Sidi-Brahim, à 12 kilomètres de Nemours. On n'a encore tiré qu'un assez médiocre parti commercial de ce marbre magnifique.

Dans le même département, on connaît, à l'Oued-Madagre, un gîte de fort belle serpentine qui est resté inexploré. Au Djebel-Orousse, on travaille actuellement à mettre en valeur des gisements de marbres ordinaires, qui paraissent assez beaux. Deux autres gisements de marbres analogues ont été signalés à Aïn-Tolba et au Djebel-Touïla, mais ils sont restés inexplorés.

Pierres à bâtir. — Les carrières de cette espèce sont extrêmement nombreuses, mais exploitées seulement pour les besoins locaux. On peut citer, pour le département d'Oran : les belles carrières de Raz-el-Aïn, près d'Oran; les carrières des environs de Tlemcen, d'Aïn-Temouchent et de Mostaganem, et la belle carrière de l'Oued-bou-Kourdan, qui ont fourni des matériaux pour la construction du port de Beni-Saf.

Sources thermales et minérales. — Le département d'Oran en possède un grand nombre. Citons celles d'*Aboukir* (43 kilom. de Relizane), chlorurées sodiques; d'*Aïn-el-Hammam* (6 kilom. de Sebdou), sur la rive gauche de la Tafna (25°, salines carbonatées); d'*Aïn-Nouissy*, entre Mostaganem et la Macta (28°, sulfureuses); d'*Aïn-Djebel-Lasfour*, près de Gar-Rouban (ferrugineuses); d'*Ammi-Moussa*, à 16 kilomètres du village de ce nom (sulfureuses); d'*Arcole* (gazeuses et vendues à Oran comme eaux de Seltz); des *Bains*



Tlemcen.

de la Reine, à 3 kilomètres d'Oran (41°, 47°, 50° et 52°, salines, chlorurées, sodiques); de *Daya*, à 5 kilomètres de ce centre (ferrugineuses); d'*Hammam-bou-Ghara*, à 12 kilomètres de Lella-Mar'nia (48°, sulfureuses); d'*Hammam-bou-Hadjar*, à 14 kilomètres au nord-est d'Aïn-Temouchent (55°, salines, chlorurées); d'*Hammam-Grous*, sur la route de Sidi-Bel-Abbès à Mascara (35°, alcalines); d'*Hammam-Nedroma*, près de cette dernière ville (30°, salines); d'*Hammam-Sidi-Abdeli*, sur la rive gauche de l'Isser (38°, alcalines); d'*Hammam-Sidi-Aït*, à 52 kilomètres au sud-ouest d'Oran (52°, sulfureuses, gazeuses), etc.

Dans le Dahra, entre l'oued Ressas et l'oued Taghia, se trouve la source de pétrole d'*Aïn-Zeft*. Deux autres sources, voisines de la précédente, chez les Oulad-Sidi-Brahim, dans un ravin appelé Chabet-Amelah, à 500 mètres environ de la rive droite du Chelif, n'ont pas encore été exploitées. Les travaux de recherche exécutés jusqu'à ce jour ont seulement révélé l'existence de fentes ou fissures plus ou moins inclinées, orientées E.-N.-E., par où le bitume arrive, mêlé à l'eau sulfureuse, aux avancements des galeries. Ce phénomène, dit M. L. Demaeght, n'exclut pas l'existence d'un réservoir souterrain.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département d'Oran est une région essentiellement agricole. L'agriculture y a fait de très grands progrès depuis quelques années, surtout à cause de la construction de nombreux barrages qui ont permis d'irriguer en été de vastes et fertiles plaines qu'un soleil ardent brûlait et rendait impropres à toute culture. C'est un excellent exemple que devraient suivre les habitants du département de Constantine. Les barrages font, en effet, défaut dans ce dernier département. Dans un pays comme l'Algérie, où les pluies manquent de régularité, l'emmagasinage des eaux hi-

vernales s'impose à toutes les régions de la colonie ; les Romains l'avaient admirablement compris ; sur les bords des rivières de quelque importance se voient encore des vestiges de grands travaux exécutés par eux en vue de la captation des eaux. Les barrages ont fait la fortune des colons oranais des plaines de l'Habra, de la Mina et du Sig.

Dans le département d'Oran, ainsi que dans ceux d'Alger et de Constantine, on a desséché des lacs, des marais et des lagunes ; défriché de vastes étendues naguère couvertes de broussailles de toute sorte et surtout de palmiers nains très abondants sur plusieurs points, greffé des oliviers sauvages et planté des milliers d'hectares de vignes. Les propriétaires qui pratiquent en grand la culture des céréales possèdent presque partout des charrues, des moissonneuses et des batteuses à vapeur. Ils élèvent aussi de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons.

Le concours agricole de Sidi-Bel-Abbès (avril 1883) a été un des plus remarquables parmi tous ceux qui ont eu lieu jusqu'à présent en Algérie. On a pu y admirer les magnifiques produits de l'industrie agricole de la province, de très beaux spécimens des diverses races d'animaux domestiques et d'excellents instruments destinés à l'agriculture et fabriqués dans la région même. Combien de fermes des grandes plaines des Andalouses, de la Mina, de l'Habra, du Sig et de Sidi-Bel-Abbès pourraient être considérées comme de véritables *fermes-modèles !*

La culture du coton, qui a eu son heure de prospérité en Algérie, notamment pendant la guerre de la Sécession, n'existe plus aujourd'hui que dans le département d'Oran, et encore n'y est-elle pratiquée que sur une très petite échelle ; elle se relèvera peut-être, car plusieurs des plaines oranaises, facilement irrigables, semblent parfaitement lui convenir.

Depuis que l'exploitation des richesses minéralogiques a pris dans le département d'Oran, comme dans le reste de l'Algérie, une extension tous les les jours croissante, l'industrie métallurgique y occupe de nombreux ouvriers, notamment dans le bassin de la Tafna. Ce mouvement, déjà très énergique, ne peut que s'accentuer encore, car ici, aussi bien que dans les deux autres départements, abondent le fer, le zinc, le plomb, le cuivre, etc., ainsi que nous l'avons exposé plus haut. Mostaganem, Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès et d'autres villes possèdent des minoteries importantes. Oran a de vastes usines pour la fabrication des tabacs, cigares et cigarettes ; Tlemcen, de nombreux moulins à huile. On remarque aussi dans le département : des fabriques de pâtes alimentaires, des distilleries, des brasseries, des fabriques de limonades et d'eaux de Seltz, des fabriques d'huiles odoriférantes (Mostaganem), des fabriques de crin végétal, des usines pour l'égrenage du coton (Mostaganem, Saint-Denis-du-Sig), des corderies, des fabriques de meubles, des tanneries, des cordonneries, des selleries, des ateliers de salaisons, des coutelleries, des fabriques d'armes, de bijoux, de burnous, de haïks, de tentes, de tapis, de poterie, d'objets de vannerie, et des imprimeries dans les principales villes.

L'alfa, très abondant sur les hauts plateaux oranais, notamment dans la région de Saïda, donne lieu à un important trafic. La voie ferrée d'Arzeu à Saïda a été concédée à la Compagnie Franco-Algérienne sans *garantie d'intérêt*, avec *droit exclusif* d'exploiter l'alfa sur 300,000 hectares (convention du 20 décembre 1873).

Le commerce d'exportation est surtout alimenté par les céréales, l'alfa, les minerais de fer, les fourrages, les fruits, le tabac, les graines oléagineuses, les bœufs, les moutons, les laines, etc.

Division politique et administrative. — Le département d'Oran a pour chef-lieu Oran ; il comprend 5 arrondissements communaux, 54 communes de plein exercice, toutes en territoire civil ; 19 communes mixtes en territoire civil ; 3 communes mixtes et 3 communes indigènes en territoire militaire ; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître.

Oran est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Alger. Les protestants y ont un consistoire, et les Israélites un grand rabbin. Il y a, dans cette ville, un grand et un petit séminaire.

Le département appartient à l'académie universitaire d'Alger ; il y a des collèges communaux à Oran (ce collège sera bientôt transformé en lycée), à Mostaganem et à Tlemcen. Oran possède une société d'archéologie et de géographie, une chaire d'agriculture et une chaire de langue arabe. Oran, Mascara, Sidi-Bel-Abbès et Tlemcen ont des tribunaux de première instance. Tlemcen possède une école supérieure musulmane.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département d'Oran, aussi loin que l'on peut remonter dans l'histoire, nous apparaît d'abord habité par les *Berbères*, auxquels les Grecs donnèrent le nom de *Numides*. Nous n'avons rien à dire du commencement de leur histoire : leurs habitudes errantes les soustraient à notre étude.

Les Carthaginois furent les premiers qui trafiquèrent avec eux. Il est probable que l'heureuse situation d'Oran, de Mostaganem, de Mers-el-Kebir les décida de bonne heure à y établir des comptoirs. Les Romains en héritèrent et, plus hardis que leurs prédécesseurs, ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, y percèrent des routes et y agrandirent ou fondèrent des villes; telle fut l'origine de : Tlemcen (*Pomaria*), Oran (*Quiza Municipium* selon les uns, *Quiza Xenitana* selon d'autres), Mers-el-Kebir (*Portus Divinus*), Arzeu ou Arzew (*Portus Magnus*), Tiaret (*Tingartia*), Pont-du-Chelif (*Quiza Xenitana*), Aïn-Temouchent (*Oppidum Timici*), etc., etc. Sous leur domination, le pays fut très florissant; ses blés, ses laines enrichirent les industrieux habitants.

Les Vandales défirent ce que les Romains avaient fait et apportèrent avec eux la ruine et la mort. Sous les dominations byzantine et arabe, l'Algérie occidentale retrouva, après les commotions des guerres d'un premier établissement, la paix et une prospérité relatives; mais l'arrivée des Turcs, leur domination, remit toute cette civilisation renaissante en question. C'est alors que se fondèrent les beyliks ou royaumes d'Oran, de Tlemcen, dont l'histoire résume, à partir du VII° siècle, celle du département; aussi y renvoyons-nous nos lecteurs.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS VILLAGES, RUINES ET LIEUX LES PLUS REMARQUABLES

ORAN (lat., 35° 44'; long., 2° 58" O.) — Oran, tête de ligne d'un chemin de fer qui la relie à Alger et sur lequel s'embranchent deux autres voies ferrées, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons, place forte de première classe, port de commerce, avec préfecture, évêché, division militaire, direction d'artillerie et du génie, intendance divisionnaire, tribunaux de première instance et de commerce, conseil de guerre, collège communal, chaire d'arabe et d'agriculture, grand et petit séminaire, musée, bibliothèque, société de géographie, située à 421 kilomètres à l'ouest d'Alger, est bâtie au fond d'une baie, sur les deux flancs d'un ravin dans lequel coule l'*oued Rehhi*, « la Rivière des Moulins, » et peuplée de 59,429 habitants, dont 50,335 Européens et 9,094 musulmans. Parmi les Européens, on compte un nombre assez considérable d'Espagnols.

Oran a-t-elle été bâtie sur l'emplacement de la *Quiza Municipium* d'Antonin, ou sur celui de la *Quiza Xenitana* de Pline? Les archéologues dissertent et la question n'est pas encore tranchée. Il est possible qu'elle n'occupe ni l'un ni l'autre de ces deux emplacements. Si nous en croyons El-Bekri, Oran eut pour créateurs Mohammed-ben-Abi-Aoun, Mohammed-ben-Abdoun et des marins andalous qui jetèrent les fondements de la ville en l'an 902 de l'ère chrétienne. Elle grandit rapidement jusqu'en 954, époque à laquelle Yala-ben-Mohammed-ben-Salah s'en empara et en transporta la population à *Fekkan*, dont le baron de Slane signale les vestiges à 20 kilomètres de Mascara. Oran, relevée de ses ruines, fut emportée d'assaut en 1082 par les troupes almoravides. « En moins d'un demi-siècle, dit M. L. Fey, Oran passa neuf fois sous différents pouvoirs... Ben-Abbad réussit à se maintenir à la tête du gouvernement oranais, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du royaume de Tunis (1437). Oran reçut dans ses murs, vers cette époque, le célèbre Moulaï-Mohammed, surnommé *le Gaucher*, et quinzième roi de Grenade, obligé de fuir devant ses sujets insurgés. A la mort de Ben-Abbad, Oran obéit aux Beni-Zian de Tlemcen. Sous cette nouvelle domination, Oran jouit d'une grande prospérité; elle devint l'entrepôt d'un commerce très actif et très étendu. Marmol et Alvarès Gomès en rendent témoignage. L'ivoire, les dépouilles d'autruche, les peaux de bœuf tannées, la poudre d'or, les esclaves noirs, les céréales étaient d'inépuisables sources de richesses pour les habitants, qui excellaient aussi dans la fabrication des étoffes de laine et dans celle des armes blanches. Les Vénitiens, les Pisans, les Génois, les Marseillais et les Catalans achetaient à l'envi ces produits, écoulant par contre des étoffes, des verroteries, de la quincaillerie grossière et du fer. »

Oran comptait à cette époque plus de 6,000 maisons, des mosquées splendides, de vastes entrepôts commerciaux et de nombreux édifices remarqua-

bles. En 1505, une flotte espagnole, équipée par le cardinal Ximénès, partit de Malaga le 3 septembre, relâcha le 8 à Alméria et entra le 11 dans la rade de Mers-el-Kebir. En 1509, l'armée espagnole s'empara d'Oran. Plus d'un tiers de la population musulmane fut impitoyablement massacré ; le nombre des prisonniers s'éleva à 6,000 ou 8,000. Les mosquées, les édifices publics, les maisons particulières, tout fut pillé et les richesses accumulées dans la ville par la piraterie devinrent la proie des vainqueurs. Le cardinal Ximénès, maître d'Oran, convertit les mosquées en églises, fonda des hospices et des couvents et fit tous ses efforts pour assurer le triomphe d'une religion au nom de laquelle il avait entrepris cette campagne contre les Barbaresques.

Mais la puissance turque se développait rapidement en Algérie. Les Espagnols avaient eu le tort de ne pas s'inquiéter des conquêtes des frères Barberousse. Bientôt les Turcs les chassèrent insensiblement de toutes leurs positions de la côte. Oran seul résistait. En 1708, sous le règne de Philippe V, au moment où l'Espagne divisée, affaiblie, n'accordait qu'une attention distraite à sa possession africaine, Moustafa-bou-Chelar'em, sur l'ordre du bey d'Alger, mit le siège devant Oran qui se défendit bravement, mais fut obligée de capituler. Oran devint le chef-lieu du gouvernement de l'Ouest et la résidence ordinaire du bey. En 1732, dans la nuit du 1er juillet, la ville retomba au pouvoir des Espagnols qui, pour se maintenir dans cette place forte, élevèrent de nouvelles fortifications et restaurèrent les fortifications anciennes. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, un tremblement de terre d'une violence exceptionnelle ruina les édifices d'Oran, les maisons, les forts et fortifications de la place. Le tiers de la garnison fut enseveli sous les décombres de la ville : le reste des troupes espagnoles se trouvait dans le dénuement le plus complet. Les Espagnols abandonnèrent la place à la suite d'une convention conclue avec les Turcs et stipulant qu'ils emporteraient leurs canons et leurs approvisionnements. Les troupes et les habitants chrétiens furent transportés à Carthagène. Mohammed entra dans la ville dès les premiers jours de mars 1792. Cet abandon d'Oran marque la fin de la domination espagnole sur les côtes de l'Algérie. Maîtres d'Oran, les Turcs détruisirent avec un empressement enthousiaste les constructions que les Espagnols avaient élevées à grands frais. Les beys qui s'y succédèrent, jusqu'au moment de l'occupation de la ville par les Français, payaient un tribut au dey d'Alger dont ils étaient tributaires. Comme leurs suzerains de la métropole barbaresque, ils furent souvent portés au pouvoir par l'intrigue ; souvent aussi l'intrigue les en précipita.

Hassen, le dernier bey d'Oran, à la nouvelle de la prise d'Alger par nos troupes, voulut abandonner sa capitale et sollicita la protection de la France. Notre armée entra dans Oran le 4 janvier 1831, et quelques mois après Hassen mourait à La Mecque. Le général de Faudoas prit définitivement possession d'Oran le 17 août 1831.

La ville, avons-nous dit plus haut, est située sur les deux flancs du ravin Rehhi. Un tunnel, portant le boulevard Malakoff et une partie du boulevard Oudinot, recouvre aujourd'hui la rivière, à partir de la porte de Tlemcen. Le plateau ouest comprend l'ancienne ville espagnole, le port et la vieille kasbah. Le Château-Neuf et la nouvelle ville s'élèvent en amphithéâtre sur la partie est. Oran, tour à tour arabe, espagnole, turque, est aujourd'hui une ville française bien percée, bien bâtie et bien aérée. Le panorama du golfe et de la ville, moins grandiose que celui d'Alger et de ses environs, est cependant un des plus attrayants de la côte de l'Afrique septentrionale.

Le *nouveau port* d'Oran a été créé au moyen d'une jetée de 1,000 mètres, partant à l'ouest du fort de la Moune et formant, avec deux jetées transversales, un bassin de 24 hectares, au fond duquel se trouve la darse. Les quais de la *Moune*, *Bougainville*, *La Pérouse*, *Ducouédic* et de la *Gare* complètent l'ensemble du nouveau port d'Oran, très sûr et fréquenté par de nombreux navires de toutes les nations. Le port de Mers-el-Kebir est réservé à la marine militaire.

L'enceinte de la ville, récemment élargie, enserre aujourd'hui une superficie de 600 hectares ; elle est percée de plusieurs portes et défendue par les forts du Château-Neuf, Sainte-Thérèse, Sainte-Barbe, Saint-André, Saint-Philippe, Santa-Cruz, Saint-Grégoire, et de la Moune. Nous citerons, parmi les places les plus remarquables : la place d'Armes, la plus vaste d'Oran ; la place du Théâtre, la place de l'Église, la place de l'Hôpital, la place Kléber, la place de la République, etc. La promenade la plus fréquentée est celle de *Létang* (nom d'un général qui a commandé la place d'Oran de 1836 à 1837), plantée de magnifiques bellombras, et d'où

l'on jouit d'un admirable panorama. Citons aussi les boulevards Oudinot et Malakoff.

Parmi les édifices les plus dignes d'attention, nous signalerons : la cathédrale Saint-Louis, qui a la forme d'un parallélogramme divisé en trois nefs par des arcades à plein cintre (un double escalier, décoré de statues, conduit à l'entrée principale); l'église Saint-André, ancienne mosquée reconstruite en 1801 ; la grande mosquée, offrant un beau porche et un charmant minaret octogonal ; la mosquée de Sidi-el-Hâouri, aujourd'hui affectée au service du campement et surmontée d'un minaret à trois étages d'arcatures trilobées; l'hôtel de la Banque, etc. Oran possède une bibliothèque et un musée. La place d'Orléans est ornée d'une fontaine monumentale aux armes de la ville : *de gueules, au lion d'or passant, chargé d'un soleil rayonnant de même.*

L'industrie est représentée à Oran par des minoteries, des distilleries, des fabriques d'objets de sparterie (alfa), des filatures, des fonderies, des fabriques de chocolat, des fabriques de glace, une vaste usine pour la torréfaction du café, des fabriques de pâtes alimentaires, des imprimeries, des tanneries, des brasseries, des ateliers de salaisons, etc. Les indigènes fabriquent des éventails et des babouches en maroquin brodé.

Le commerce d'Oran est très actif. La situation de la ville, au débouché de plaines fertiles, près de l'Espagne et du Maroc, à la tête des chemins de fer, par rapport à l'Espagne, assure un brillant avenir commercial au port d'Oran, qui, en 1881, a reçu 982 navires à vapeur jaugeant 473,789 tonnes, montés par 23,801 hommes d'équipage, et 1,025 navires à voiles jaugeant 105,153 tonnes et montés par 7,380 hommes d'équipage. Le total des navires est de 2,007 ; il n'avait été que de 1,880 en 1880. Ce mouvement grandira encore. D'après les relevés du commerce des ports de France, Oran vient immédiatement après Dunkerque et avant Rouen, Cette, Saint-Nazaire ; il est le cinquième port de commerce de France. Oran exporte une quantité considérable de marchandises provenant de l'Algérie ou du Maroc, du blé, des farines, des légumes secs, des moutons, des bœufs, des chevaux, des peaux brutes, de l'alfa en grande abondance, des joncs et roseaux, des graines de lin, du coton en laine, etc.; elle importe des viandes salées, des fromages, du riz, des pommes de terre, des vins, des eaux-de-vie, des tissus de coton, de lin, de laine et de soie, etc.

Oran a quatre faubourgs : *Kerguentha*, séparé de la ville proprement dite par le ravin d'Aïn-Rouïna, rempli de jardins; *Saint-Michel*, plein de vie et de mouvement; le *Village nègre*, habité par des nègres, des Arabes et des juifs, et *Saint-Antoine*, que traverse la route d'Oran à Tlemcen.

La Société de géographie et d'archéologie d'Oran, qui, née d'hier, a déjà rendu de grands services à la science en publiant un excellent *Bulletin* trimestriel de ses travaux, vient de créer à Oran un *musée archéologique* qui s'est enrichi d'un grand nombre d'antiquités (mosaïques, statues, fûts de colonnes, pierres tumulaires, médailles, etc.), et d'inscriptions fort intéressantes, destinées à jeter un nouveau jour sur cette partie de l'ancienne Mauritanie, sur le sol de laquelle est situé le département actuel. Les collections de ce musée s'accroissent tous les jours.

Environs d'Oran. — Les environs d'Oran sont loin d'offrir les mêmes charmes que ceux d'Alger, de Bône, de Philippeville, de Tlemcen ou de Mostaganem. Il est cependant juste de reconnaître que les plantations dont ils sont l'objet depuis quelques années ont considérablement modifié leur aspect primitif. Le jour n'est pas éloigné où les palmiers nains, le diss et le jujubier sauvage auront partout disparu pour faire place à des bosquets verdoyants et à de riants jardins. Le *Ravin Vert* et l'*Oued-Rehhi* sont très fréquentés par les promeneurs. De *Santa-Cruz*, on découvre un admirable panorama. Le *Mourdjajo*, montagne escarpée (580 mètres), domine Oran et le golfe de Mers-el-Kebir ; ses flancs sont couverts de jeunes arbres d'une belle venue ; là se trouve le *Camp-des-Planteurs*, l'une des promenades favorites des habitants d'Oran.

Bains-de-la-Reine. — Les Bains-de-la-Reine sont situés à 3 kilomètres d'Oran, sur le bord de la mer (4 sources d'un débit total de 6,000 litres à l'heure). Les eaux, salines, chlorurées sodiques, ont 41°, 47°, 50° et 52°. Elles sont employées dans les affections rhumatismales, les engorgements abdominaux, les lésions osseuses, les scrofules, la goutte, etc. L'hôpital militaire d'Oran y fait transporter ses malades.

Mers-el-Kebir. — Mers-el-Kebir, « le Grand

Port » des Arabes, le *Portus Divinus* des Romains, à 8 kilomètres au nord-ouest d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 1,876 habitants. Cette petite ville, que l'on pourrait appeler *le Gibraltar de l'Algérie*, est, pour ainsi dire, accrochée à une pointe rocheuse qui s'avance dans la baie comme une jetée naturelle et précède le cap Falcon. Le port est un magnifique port de guerre creusé par la nature, comme le port de Bougie; il est très sûr, profond, d'un accès facile et protégé par une forteresse susceptible de devenir aussi redoutable que celle qui commande les Colonnes d'Hercule.

Aïn-el-Turk. — Aïn-el-Turk, « la Fontaine du Turc, » à 16 kilomètres au nord-ouest d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 620 habitants, sur le bord de la mer. Le comte de Mortemart débarqua le 30 juin 1732 sur la plage d'Aïn-el-Turk, et, après avoir culbuté 40,000 Arabes, entra le lendemain à Oran.

Aux environs, au lieu dit *Aïn-Bida*, sources thermales très efficaces contre les affections rhumatismales et la paralysie.

Bou-Sfer. — Bou-Sfer ou Bou-Sefer, chef-lieu d'une commune de 1,893 habitants, a été fondé en 1850 à 15 kilomètres à l'ouest d'Oran et au pied nord-ouest du djebel Mourdjajo, au fond de la *plaine des Andalouses*, ainsi nommée parce qu'elle servit de refuge aux premiers Maures chassés de la province espagnole d'Andalousie. La plaine des Andalouses, l'une des plus fertiles de l'Algérie, décrit un demi-cercle autour d'une baie comprise entre les caps Falcon et Lindlès. Une magnifique ferme de 3,000 hectares, dont les terrains sont distribués sur les deux versants d'une montagne peu élevée, occupe l'extrémité occidendale de cette plaine, qui peut rivaliser avec celle de la Mitidja, laquelle est, comme on le sait, le jardin du département d'Alger.

Misserghin. — Misserghin, à 15 kilomètres au sud-ouest d'Oran, chef-lieu d'une commune de 3,259 habitants, est une des plus jolies bourgades des environs d'Oran. On y remarque de nombreuses fontaines et un très bel orphelinat installé dans les jardins de l'ancienne villa des beys d'Oran. Cet établissement, qui comprend deux orphelinats, un pour les garçons et un pour les filles, est admirablement tenu. La pépinière peut livrer au public environ 40,000 arbres par an; le verger et le potager produisent des fruits et des légumes de choix qui alimentent le marché d'Oran. Belles orangeries. Les fleurs des orangers et des citronniers sont distillées sur place. Misserghin fait un important commerce de bestiaux, de céréales et de légumes; il possède des minoteries, des fabriques de crin végétal, des distilleries, et cultive les légumes sur une vaste échelle.

La Senia. — La Senia, station du chemin de fer d'Oran à Alger, à 7 kilomètres au sud-est d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 1,084 habitants, dans une région très fertile. Belles exploitations agricoles; cultures de céréales ou maraichères.

Saint-Cloud. — Saint-Cloud, à 28 kilomètres au nord-est d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 2,691 habitants, fondé en 1849 au lieu dit *Goudiel*. Céréales, cultures maraîchères, beaux vignobles. Aux environs, mine de plomb argentifère de Tazout. Ce village fut peuplé à l'origine par des Parisiens qui lui donnèrent le nom d'une ville bien connue des environs de Paris.

Arzeu.— Arzeu ou Arzew, le *Portus Magnus* des Romains, à 42 kilomètres au nord-ouest d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 3,073 habitants, sur le golfe du même nom, au pied du djebel Orousse.

Arzeu, occupé par les Romains, détruit par les Arabes lors de leur invasion en Afrique, fut relevé par les rois de Tlemcen. Sous les Turcs, sa rade devint le principal port d'exportation de la province. Pendant la guerre d'Espagne, il en partit plus de 300 navires par an, chargés de grains et de bestiaux pour l'armée anglaise; en 1831, plus de 100 navires vinrent s'y charger d'orge et de blé. Le général Desmichels s'en empara le 4 juillet 1832; mais, aux termes du traité qu'il conclut avec l'émir (26 février 1834), la ville fut replacée sous l'autorité du chef arabe. Peu après, la guerre recommença; Arzeu, de nouveau occupé par nos troupes, fut définitivement acquis à la France par le traité de la Tafna (30 mai 1837).

Cette ville occupe une partie de l'emplacement de *Portus Magnus*. Le mur d'enceinte est percé de deux portes. Les places et le boulevard extérieur sont plantés d'arbres qui reposent un peu la vue de l'aridité des alentours. Les rues sont bien ali-

gnées et coupées à angle droit. Une voie ferrée relie Arzeu à la ligne d'Alger à Oran et se prolonge jusqu'à Méchéria, sur les confins des hauts plateaux et du Sahara. La rade d'Arzeu est excellente; il serait très facile de l'approprier aux besoins d'un grand commerce. Le port a reçu, en 1881, 153 navires à vapeur jaugeant 76,802 tonnes et montés par 3,441 hommes d'équipage, et 210 navires à voiles jaugeant 21,115 tonnes et montés par 1,400 hommes.

Les ruines du Vieil-Arzeu, situées aux portes de la ville actuelle, sont occupées par des indigènes qui, pour la construction de leurs grossières habitations, se sont servis de fûts de colonnes, de pierres sculptées ou couvertes d'inscriptions antiques. Les restes de la colonie romaine de *Portus Magnus* sont encore très importants; ils couvrent tout un coteau.

Les *salines d'Arzeu*, où le sel se cristallise par l'évaporation naturelle, sur un lac d'une étendue de 12 kilomètres et d'une largeur de 3 kilomètres, donnent lieu à un important trafic que l'on pourrait accroître encore.

Sainte-Barbe-du-Tlélat. — Sainte-Barbe-du-Tlélat, à 28 kilomètres au sud-est d'Oran, est le chef-lieu d'une commune de 1,386 habitants, station du chemin de fer d'Alger à Oran et tête de ligne de celui qui dessert Sidi-Bel-Abbès, sur la rive gauche de la petite rivière du Tlélat. Un barrage permet d'irriguer de nombreux jardins et de vastes champs de culture.

Saint-Denis-du-Sig. — Saint-Denis-du-Sig, station du chemin de fer d'Oran à Alger, à 51 kilomètres au sud-est d'Oran, chef-lieu d'une commune de 9,569 habitants, fut créé en 1845 dans la plaine du Sig, que fertilise la rivière du même nom. Cette ville possède un hôpital civil, un comptoir d'escompte agricole et un marché très important. C'est un foyer d'activité et d'industrie. Toutes les cultures prospèrent aux environs, qui sont parsemés de riches exploitations agricoles. La ville est entourée de verdure; les places et les rues, plantées d'arbres, sont arrosées par des eaux courantes. Saint-Denis-du-Sig renferme plusieurs belles minoteries et des usines.

Le barrage du Sig retient une immense quantité d'eau. Ce barrage est situé au sud de la ville, au point où le Sig sort des gorges pour entrer dans la plaine. Un canal de dérivation fait mouvoir plusieurs usines. La distribution des eaux est réglée par un syndicat. A 3 kilomètres de Saint-Denis, sur la rive droite du Sig, s'élève un vaste établissement connu sous le nom de *ferme de l'Union*. Cette ferme est due à l'Union agricole qui se forma en 1846 à Saint-Denis-du-Sig. Son programme était : « Association du travail avec le capital; » elle ne réussit pas à résoudre ce problème, mais il faut lui savoir gré d'avoir mis en plein rapport 2,000 hectares d'excellentes terres.

Perrégaux. — Perrégaux, station du chemin de fer d'Oran à Alger, à 75 kilomètres à l'est d'Oran, chef-lieu d'une commune de 4,867 habitants, est situé sur la rive droite de l'Habra, dans une région très fertile où l'on cultive les céréales sur une vaste échelle et où l'on élève de nombreux troupeaux.

A 12 kilomètres de cette petite ville se dresse un gigantesque barrage dont la rupture, en 1882, a causé les plus grands malheurs. Ce barrage doit être prochainement reconstruit. Les travaux de construction avaient coûté 4 millions à la Société Debrousse et Cohen, qui avait reçu en échange une concession de 24,000 hectares dans la plaine de l'Habra. Le barrage, véritable œuvre cyclopéenne, mesurait 478 mètres de longueur, 40 mètres de hauteur et 38^{m},90 d'épaisseur à sa base. La contenance du bassin était de 14 millions de mètres cubes.

Aïn-Temouchent. — Aïn-Temouchent, à 72 kilomètres au sud-ouest d'Oran, chef-lieu d'une commune de 5,496 habitants, s'élève à 258 mètres d'altitude, au confluent de l'oued Temouchent et de l'oued Senam, qui alimentent les fontaines et font mouvoir de beaux moulins à farine.

Cette petite ville, en pleine prospérité, a été bâtie en 1851, sur les ruines d'une cité romaine appelée par Pline *Oppidum Timici*. On cite un *Timicitanus episcopus* (évêque de *Timici*) dans une liste d'évêques d'Afrique de la fin du ve siècle. La voie ferrée qui doit relier Oran à Aïn-Temouchent sera bientôt livrée à la circulation; elle sera continuée jusqu'à Tlemcen. La prospérité d'Aïn-Temouchent ne peut donc manquer de croître encore.

Les ruines d'*Oppidum Timici* ont été signalées et décrites par MM. Berbrugger, Raby-Duvernay, L. Fey et l'abbé Bargès.

TIARET. — Tiaret, « Station » en berbère, peut-être l'ancienne *Tingartia*, siège d'un évêché au ve siècle, chef-lieu d'une commune de 3,875 habitants, a été créé en 1843, sur la lisière des hauts plateaux, à 236 kilomètres à l'est d'Oran, à 1,083 mètres d'altitude, sur les dernières pentes du djebel Guezzoul, sur la crête du Tell et le faîte entre la Mina et le Nahr-Ouassel ou Chelif naissant. C'est un point très important; les caravanes du sud y viennent chaque année échanger leurs produits contre ceux du Tell. Cette petite ville comprend deux quartiers distincts, renfermés dans une enceinte bastionnée percée de trois portes. La porte de Mascara donne accès au quartier des colons, où l'on remarque une grande rue principale avec fondouk ou caravansérail et bains maures. Le quartier militaire, dit le *Fort*, comprend des casernes, des magasins, une chapelle et un cercle pour les officiers. Le territoire de Tiaret est très fertile en céréales; la vigne y vient très bien également. On doit au génie de nombreuses plantations et des semis considérables de noyers et de châtaigniers. Eaux abondantes; immenses pâturages nourrissant de nombreux troupeaux de moutons et des chevaux très estimés. Dans un avenir prochain, Tiaret sera relié par une voie ferrée à la grande ligne d'Alger à Oran.

Aux environs se voient *Takdempt* (Smala de spahis), qui, de 1838 à 1847, fut une des places de guerre d'Abd-el-Kader, et, dans des gorges charmantes, la belle cascade de *Hourara* ou *Saut de la Mina*, dont les eaux tombent de 42 mètres de hauteur.

MASCARA (lat., 35° 26'; long., 2° 12' O.). — Mascara, chef-lieu d'arrondissement, de subdivision militaire et d'une commune de 14,320 habitants, possède un hôpital militaire et un tribunal de première instance.

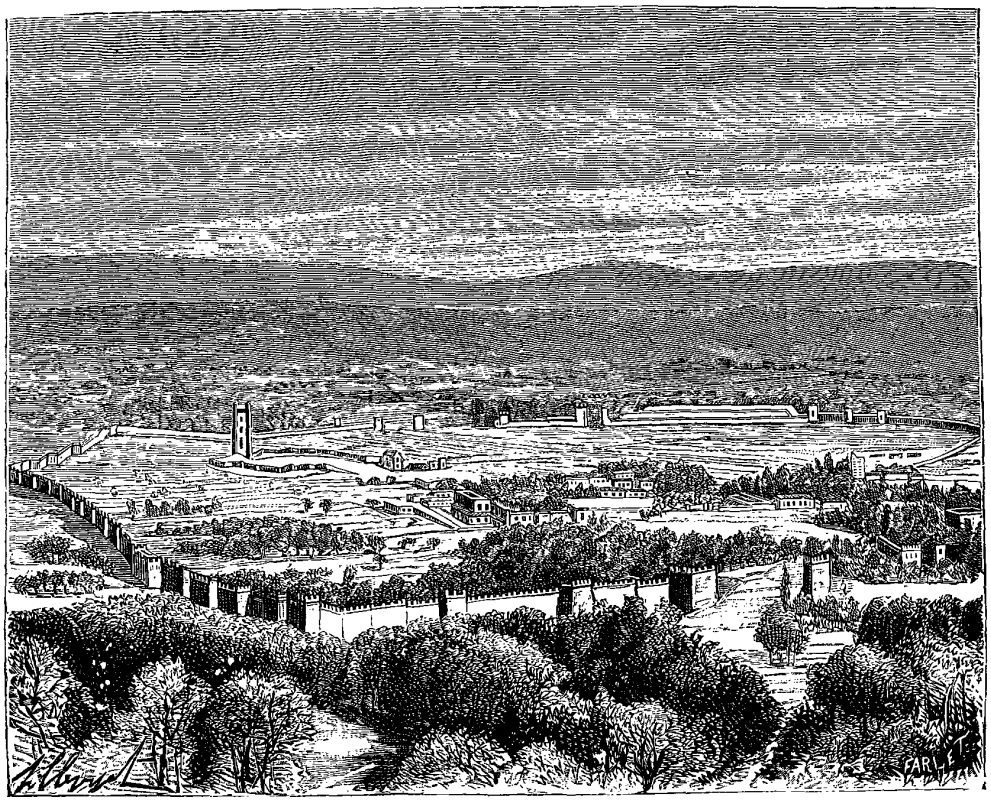
Mascara, *Oum'askeir*, « la Mère des Soldats, » *Maskeur*, « Lieu où se rassemblent les soldats, » ou plus simplement le « Camp, » selon les traditions locales, aurait été bâtie par les Berbères sur l'emplacement d'une colonie romaine; mais on n'a pas de données certaines sur son origine.

Mascara devint, aux premiers temps de l'occupation française, la résidence favorite d'Abd-el-Kader, qui naquit dans une tribu voisine. Après la rupture du traité Desmichels, le maréchal Clausel reprit la campagne et marcha sur Mascara à la tête d'une colonne dont la première division était commandée par le duc d'Orléans. Les Arabes furent dispersés après un combat opiniâtre, et l'armée française entra dans Mascara (6 décembre 1835). On avait cru, dans le principe, que cette ville offrirait d'immenses ressources. Au dire des enthousiastes, la capitale de l'émir « était la plus riche cité de la régence, » et les imaginations de s'enflammer. Il fallut promptement renoncer à ces espérances : trois jours après son entrée dans la ville, Clausel ordonnait la retraite et revenait à Oran. Six ans plus tard (1841), le général Bugeaud s'en rendit maître.

La ville est située à 97 kilomètres au sud-est d'Oran, sur le versant méridional du djebel Beni-Chougran, poétiquement appelé par les Arabes *Chareb-er-Rih*, « la Lèvre du vent. » Elle est assise sur deux mamelons séparés par un ravin au fond duquel coule l'oued Toudman; c'est un mélange de constructions françaises assez élégantes et de chétives bâtisses arabes. De quelque côté qu'on l'aborde, elle offre cependant un gracieux aspect. Les remparts, percés de cinq portes, embrassent un pourtour de 3 kilomètres. La plus belle place de Mascara est la place d'Armes. La mosquée, dans laquelle Abd-el-Kader prêcha la guerre sainte contre la France, est devenue un magasin à poudre. Le ravin de l'oued Toudman, aux eaux bondissantes, a été transformé, dans le voisinage de la ville, en un charmant jardin public, sur une étendue de 3 hectares. A 1 kilomètre de Mascara, belle pépinière, à l'entrée de la plaine d'Eghris.

Le climat de Mascara est très sain; le sol se prête admirablement à la culture des céréales, du tabac, de l'olivier et surtout à celle de la vigne, qui y a pris une grande extension et dont les produits sont estimés. On y remarque aussi de nombreuses minoteries. Trois fois par semaine, il se tient à Mascara un des marchés les plus importants de l'Algérie. Les Arabes y viennent vendre de fort loin des haïks, des tapis, des laines, des chevaux, des bœufs, des moutons, etc. Le chemin de fer d'Arzeu à Méchéria passe à quelques kilomètres de Mascara. Les vins blancs de Mascara jouissent d'une réputation méritée. Les environs offrent de beaux massifs d'oliviers.

SAINT-HIPPOLYTE. — Saint-Hippolyte, à 4 kilomètres au nord de Mascara, village créé en 1847 sur le plateau qui donne naissance à l'oued Toudman, est un centre en pleine prospérité. Aux en-



Mansoura.

virons, près du marabout de Sidi-Daho, se précipite une jolie cascade, formée par une succession de cascatelles.

Aïn-Fekan. — Aïn-Fekan, à 26 kilomètres au sud-ouest de Mascara, village créé en 1871 par le général Cérez, est situé sur un plateau en pente au pied duquel bondissent les eaux de l'oued dont il a pris le nom. L'oued Fekan forme une belle cascade de 15 à 18 mètres de hauteur qui tombe dans un ravin couvert d'une végétation luxuriante. Au nord-ouest d'Aïn-Fekan sourdent les eaux minérales de *Bou-Hanefia* (50°) qui ont une grande analogie avec celles de Luxeuil et de Bourbonne-les-Bains. La source d'Aïn-Fekan est très abondante ; on croit que le principal jaillissement s'élance du fond d'un gouffre de plus de 70 mètres de profondeur.

Saïda. — Saïda, « l'Heureuse, » à 74 kilomètres au sud de Mascara, chef-lieu d'une commune de 2,902 habitants, créé en 1854, s'élève à 890 mètres d'altitude, près de l'oued Saïda, sur une butte, à la base de longues crêtes qui limitent les hauts plateaux vers le sud, au centre d'une région couverte d'alfa. Les chantiers d'alfa des environs de Saïda ont été, en 1881, le théâtre de lugubres événements. En effet, le 11 et le 12 juin, des contingents de Bou-Aména (1) assaillirent à l'improviste les ouvriers alfatiers, en massacrèrent une partie

(1) Bou-Aména, dont le véritable nom est Mohammed-Ben-Arbi, est né à Figuig, oasis marocaine, vers 1840. C'est un homme d'une instruction plus que médiocre; il doit son prestige, d'abord à son étroite parenté avec Sidi-Brahim-ben-Tadj, qui vivait encore au commencement de ce siècle et passait pour avoir le don des miracles, et ensuite à son habileté dans les exercices de prestidigitation et de ventriloquie, habileté qui a paru aux naïfs (et ils sont nombreux chez les Arabes ignorants) une puissance surnaturelle. Cela peut sembler étonnant, mais c'est pourtant vrai. Comme on le voit, les marabouts sont le digne pendant des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient s'empêcher de rire quand ils se rencontraient à l'abri des regards profanes.

et emmenèrent l'autre en captivité. Ce fait a eu un grand retentissement.

Saïda est relié à Arzeu et à Méchéria par une voie ferrée dont le trafic est surtout alimenté par l'exploitation de l'alfa, source de richesse pour les hauts plateaux oranais. La ville est une place d'échange entre le Sahara et le Tell; elle est le siège d'un important marché pour les laines, les bœufs, les moutons et les chevaux. Le pays est fertile, le climat sain, l'eau abondante. A 2 kilomètres au sud de la ville actuelle se voient les ruines de la *Vieille-Saïda*, forteresse bâtie par Abd-el-Kader, occupée et ruinée par nos troupes le 24 mars 1844. A l'est et à 2 kilomètres s'élève un monument commémoratif en l'honneur de l'armée d'Afrique, et en particulier du général de Lamoricière et du colonel Géry.

Le 13 mai 1881, les forces de Bou-Aména se rencontrèrent dans la région de Saïda, à 4 kilomètres à l'est de Chellala, avec une colonne française commandée par le colonel Innocenti. Le combat fut vif; les révoltés subirent des pertes sérieuses; mais nos goums affolés se débandèrent et se ruèrent, en fuyant, sur le convoi, qui fut mis en désordre et pillé en partie par l'ennemi. Ce fait, singulièrement dénaturé ou grossi dans le principe, fut représenté aux tribus hésitantes comme une grande victoire, présage de victoires plus brillantes encore, et Bou-Aména vit aussitôt venir à lui de nouveaux contingents que nos vaillants soldats ne tardèrent pas à disperser.

Frenda. — Frenda, chef-lieu d'une commune mixte de 14,322 habitants, est situé à 103 kilomètres au sud-est de Mascara, près de la lisière du Sahara, à une altitude considérable, sur un plateau dominant les sources de l'oued El-Taht, affluent de la Mina, en vue d'un superbe amphithéâtre de montagnes. Au sud-est de Frenda se voient des monuments antiques désignés sous le nom arabe de *Djedar*, qui signifie : « Mur d'enceinte, paroi, naissance ou pied de mur. » Ces monuments antiques sont fort curieux et très peu connus. Le *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran*, publié au mois de septembre 1882, contient sur les *Djedar* des détails inédits que nous résumons ici et qui nous semblent de nature à attirer particulièrement l'attention de nos lecteurs.

« Les *Djedar*, au nombre de huit ou neuf, couronnent les principaux sommets de deux petits massifs montagneux qui ferment, à l'ouest, la vallée de la haute Mina et qui se trouvent situés sur le territoire de la commune mixte de Frenda, l'un dans la tribu des Khallafa-Cheraga, l'autre dans la tribu des Haouaret, séparés par un intervalle de 2 à 3 kilomètres et se prolongeant, à la suite l'un de l'autre, dans une direction générale sensiblement nord-sud. L'une de ces montagnes a pris le même nom que les monuments élevés sur ses cimes; on l'appelle djebel Djedar ou Adjedar. Trois *Djedar* constituent un groupe isolé au nord des autres, chez les Khallafa-Cheraga. Ce sont des pyramides quadrangulaires dont les sommets forment une large plate-forme, par suite de l'action destructive du temps et des hommes surtout. Elles reposent sur des bases carrées qui mesurent 35 mètres de côté sur une hauteur de 4 mètres environ; une partie de cette base est enfouie sous les décombres. La hauteur totale du monument devait être primitivement de 20 à 22 mètres, autant que l'on peut en juger en prolongeant par la pensée les arêtes de la partie supérieure qui a échappé au vandalisme des hommes et en admettant encore, comme en était généralement l'usage, que le monument se terminât en pointe. La partie pyramidale paraît avoir été exclusivement composée d'assises superposées en gradins de $0^m,30$ environ de hauteur. Nous avons visité, dit M. le capitaine Guénard, l'intérieur d'un *Djedar*. Cet intérieur renferme un réseau de couloirs et de chambres. Le passage qui permet de s'introduire sous cette masse de maçonnerie se trouve à $1^m,50$ au-dessous du niveau actuel du sol. C'est avec les plus grandes difficultés que l'on s'enfonce dans ce boyau souterrain obstrué de décombres sur plusieurs points. On ne peut y circuler qu'en prenant fréquemment une position horizontale. Aussi, quand on sort de ce sombre dédale, il semble qu'on renaît à la vie, et l'impression éprouvée à la vue de la lumière et au contact de l'air extérieur est telle, qu'elle prédispose peu à rechercher une autre fois ces sensations, dans une nouvelle excursion. Les assises de la base carrée sont en belles pierres de taille ajustées soigneusement à l'extérieur; la masse intérieure est en maçonnerie ordinaire, avec revêtements de mortier sur les parois des galeries. Celles-ci, recouvertes de plates-bandes jointives, portent de nombreux *graffiti* dont la plupart se rapportent à notre époque. Le but des couloirs ménagés dans l'intérieur de ces monuments, au moment de leur construction,

était évidemment de permettre l'accès des quatre angles dans lesquels sont pratiquées des chambres destinées sans aucun doute à abriter un mobilier funéraire. Le linteau du seuil de ces chambres est surmonté de divers ornements actuellement très frustes. On y devine la silhouette d'un oiseau ; mais ce que l'on distingue parfaitement sur l'arête supérieure du linteau, ce sont des dents de scie gravées sur la pierre même, genre de décoration très répandu encore aujourd'hui sur un grand nombre de produits de l'industrie berbère. On ne retrouve ni débris de sarcophages ou d'urnes, ni restes humains dans ces chambres sépulcrales, violées sans doute depuis fort longtemps. »

Un jeune savant, M. de La Blanchère, récemment chargé par M. le ministre de l'instruction publique d'une reconnaissance archéologique dans la province d'Oran, est parvenu à pénétrer dans quelques-unes des galeries des *Djedar* considérées jusque-là comme inaccessibles. Il y a découvert des emblèmes chrétiens, tels que le monogramme du Christ, des poissons (symbole désignant le plus souvent le Christ dans l'eucharistie), des lampes, des colombes, une croix potencée, etc. Une salle a conservé des restes à demi effacés de peinture : « Ici, on reconnaît un dignitaire ecclésiastique portant la crosse, coiffé d'une mitre rouge, la tête nimbée; il est sur une mule ou sur une haquenée blanche. Là, on voit deux personnages s'entretenant. » Le style de ces peintures étant celui des catacombes les plus récentes, M. de La Blanchère, en déduit dans un compte rendu sommaire fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que la construction des *Djedar* peut être placée entre le VIe et le VIIIe siècle. « Les *Djedar*, dit-il, sont les tombeaux d'une dynastie indigène chrétienne, puissante dans la Mauritanie Césarienne vers le Ve et le VIe siècle. On ne saurait fixer l'époque de son avènement et de sa chute; elle a pu, vassale des Romains, régner avant l'invasion vandale, et, alliée des Byzantins, durer jusqu'à la venue des Arabes. Les *Djedar* auront été bâtis successivement pendant cette période. »

Les conclusions de M. le capitaine E. Guénard diffèrent de celles de M. de La Blanchère. « Nous persistons à croire, dit M. Guénard, que les *Djedar* de Frenda sont des monuments païens dont quelques-uns ont été affectés à une destination chrétienne, et nous disons quelques-uns seulement, parce que tous ne portent pas des emblèmes caractéristiques. »

Quoiqu'il en soit, les *Djedar* constituent une des principales curiosités archéologiques de l'Algérie.

Mostaganem (lat., 35° 57′ ; long., 2° 9′ O.). — Mostaganem, chef-lieu d'arrondissement, à 82 kilomètres au nord-est d'Oran, possède un tribunal de première instance, un collège communal, un vaste hôpital, des casernes d'infanterie et de cavalerie, et renferme une population agglomérée de 11,342 habitants (population de la commune, 13,422 habitants).

On ne sait rien de précis sur la fondation de Mostaganem. Les géographes arabes parlent de ses murailles, de ses bazars, de ses bains, de ses jardins, de ses moulins. Devenu maître de la ville en 1516, Kheir-Eddin l'agrandit et la fortifia. De cette époque date l'importance commerciale de Mostaganem. De grandes exploitations agricoles furent entreprises sur son territoire, où la culture du coton donna de beaux résultats; mais, dans la suite, les incursions des Arabes, l'incurie ou les exactions des gouverneurs turcs ruinèrent ce mouvement agricole et industriel, presque nul, en effet, au moment de la conquête française.

Mostaganem occupe une agréable situation au bord de la mer. Elle est divisée en deux parties par le ravin d'*Aïn-Seufra*, « la Source jaune, » dont l'eau est utilisée comme force motrice. Le quartier appelé *Matmore*, à l'est, renferme les principaux établissements militaires; la partie ouest est occupée par la ville proprement dite, au nord de laquelle on voit ce qui reste encore de la cité arabe. Le quartier européen ressemble à une jolie ville de France. Le mur d'enceinte est percé de cinq portes. Les plus belles places sont celles de la Hallo ou place d'Armes, bordée sur deux de ses faces de bâtiments à arcades; la place du Sig, la place de l'Hôpital et la place des Cigognes. Les rues du Premier-de-Ligne, de la République, de Tlemcen et des Jardins sont les plus remarquables.

Les environs de Mostaganem sont charmants. Ils offrent plusieurs jolies promenades, parmi lesquelles nous citerons : le *Jardin public*, à la porte de Mascara (massifs toujours verts, aquarium garni de plantes); le ravin d'*Aïn-Seufra*, sur la rive droite duquel se trouve un village arabe aux gracieuses koubbas et aux maisons blanches se détachant sur le fond vert grisâtre des cactus; la charmante vallée dite des *Jardins*; la *Marine*, à 1,100 mètres de la ville; la *Salamandre*, hameau

de pêcheurs construit à la pointe de ce nom.

Le port de Mostaganem a reçu, en 1881, 102 navires à vapeur, jaugeant 39,584 tonnes, montés par 2,378 hommes d'équipage, et 37 navires à voiles jaugeant 3,858 tonnes et montés par 238 marins. En tout : 139 navires, 42,642 tonnes et 2,616 hommes d'équipage.

Pélissier. — Pélissier (nom du maréchal duc de Malakoff), à 5 kilomètres au nord-est de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 2,286 habitants, est situé dans une région fertile en céréales, vignes et tabac, légumes et arbres fruitiers. Le maréchal Pélissier est resté légendaire en Algérie : on se redit quelquefois *tout bas,* et pour cause, ses bons mots et ses saillies souvent rabelaisiennes. C'était en somme un excellent gouverneur qui, à la brusquerie d'un vaillant soldat, joignait une profonde connaissance de la colonie à laquelle il a rendu d'immenses services.

Aïn-Tedlès. — Aïn-Tedlès, à 21 kilomètres au nord-est de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 2,360 habitants, colonie agricole de 1848, sur un plateau dominant le Chelif dont il est éloigné de 2 kilomètres, possède un marché important et une pépinière que le gouvernement a fait planter dans un frais ravin. Aïn-Tedlès a pour annexe *Pont-du-Chelif*, peut-être le *Quiza Municipium* des Romains.

Rivoli. — Rivoli, à 8 kilomètres au sud de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 1,873 habitants, colonie agricole de 1848, entre la mer et le *Trek-el-Touirès*, haut de 330 mètres, partage avec l'une des plus belles rues de Paris l'honneur de rappeler la brillante victoire remportée par les Français sur les Autrichiens en 1797.

Aboukir. — Aboukir, à 13 kilomètres au sud-ouest de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 2,698 habitants, au pied du Trek-el-Touirès, est situé sur un territoire fertile en vignes, céréales, tabac, etc. Aux environs se voit une curieuse grotte avec stalactites.

Mazagran. — Mazagran, à 4 kilomètres au sud de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 1,293 habitants, village créé en 1846, est célèbre dans notre histoire militaire. Le 3 février 1840, une compagnie du 1er bataillon d'Afrique, sous les ordres du capitaine Lelièvre, n'ayant pour matériel de guerre qu'une pièce de quatre, 40,000 cartouches et un baril de poudre, fut attaquée dans Mazagran par des contingents de 82 tribus formant un effectif de 12,000 à 15,000 hommes. Le capitaine Lelièvre n'avait sous ses ordres que 123 hommes. Les Arabes, après avoir vigoureusement canonné le blokhaus (petite redoute) dans l'intérieur duquel était enfermée la petite garnison française, se précipitèrent à l'assaut avec une fureur sauvage. Pendant quatre jours, le capitaine et sa poignée de compagnons d'armes soutinrent une lutte héroïque. Plein de courage et de sang-froid, Lelièvre, voyant que les munitions commençaient à s'épuiser, recommanda aux braves qui l'entouraient de les ménager. « Mes amis, leur dit-il, nous avons encore un tonneau de poudre presque entier et douze mille cartouches; nous nous défendrons jusqu'à ce qu'il ne nous en reste plus que douze ou quinze par homme ; puis nous entrerons dans la poudrière pour y mettre le feu, heureux de mourir pour notre pays, au cri de : *Vive la France!* » Ce brave parlait à des braves qui, tous, jurèrent de mourir pour la patrie. Les Arabes, désespérant de triompher de cette héroïque résistance, abandonnèrent la lutte. Lorsque, le 7 au matin, la garnison de Mostaganem put se porter au secours du capitaine Lelièvre, elle trouva la plaine déserte; le plus grand silence régnait autour de Mazagran. Ce silence de mort semblait être le présage de la destruction des Français qui avaient combattu. Aussi quelle ne fut pas la joie de nos soldats lorsque le drapeau tricolore, flottant sur des murs à demi ruinés, leur apprit que les défenseurs de Mazagran n'avaient point été vaincus! Ces braves n'avaient perdu que trois hommes; seize étaient blessés. Pour perpétuer la mémoire de ce brillant fait d'armes, on a élevé à Mazagran une colonne d'ordre corinthien, surmontée de la statue de la France tenant un drapeau d'une main et de l'autre une épée. Sur le socle est gravée l'inscription suivante :

ICI
LES 3, 4, 5 ET 6 FÉVRIER 1840
CENT VINGT-TROIS FRANÇAIS
ONT REPOUSSÉ LES ASSAUTS D'UNE MULTITUDE
D'ARABES.

Mazouna. — Mazouna, à 83 kilomètres au nord-est de Mostaganem, ancienne capitale du Dahra,

ville indigène, située au confluent de l'oued Tessert et de l'oued Tenda, est divisée en deux quartiers par ce dernier cours d'eau. Elle est entourée de plantations et de beaux jardins et présente l'aspect le plus pittoresque. En amont de la ville jaillissent plusieurs sources qui arrosent les jardins et les vergers. A l'entrée même de Mazouna, les eaux de deux sources forment une jolie cascade de 10 mètres, tombant sur une curieuse draperie d'incrustations calcaires. La population de Mazouna se compose de Turcs, de Koulouglis et d'Arabes; on y remarque aussi quelques familles israélites. D'après Ibn-Khaldoun (1), cette ville aurait été fondée en 1167 par les Beni-Mendil, branche de la puissante tribu berbère des Maghraoua, en possession alors de presque tout le Maghreb-el-Oust. Les Almohades s'emparèrent de Mazouna en 1287 et la conservèrent jusqu'en 1299, époque à laquelle elle passa sous l'autorité des Beni-Zian, vainqueurs à leur tour des Almohades.

Assiégée en 1300 par une armée mérinide, elle succomba après une longue et héroïque résistance. Prise d'assaut, elle fut entièrement saccagée, et grand nombre de ses habitants furent passés au fil de l'épée. On porta leurs têtes au sultan mérinide, Abou-Yagoub-Youcef, qui assiégeait alors Tlemcen, et, par son ordre, on les lança dans les fossés de cette ville, pour intimider la garnison. Après la retraite des Beni-Merin, Mazouna retomba au pouvoir des Beni-Zian, qui la conservèrent jusque vers le milieu du xve siècle; elle passa alors sous le joug de la puissante tribu arabe de Mehal et resta sous son autorité jusqu'à la fondation de l'odjak d'Alger par les frères Aroudj et Kéreddine. Vers 1552, le bey d'Oran se fixa à Mazouna; mais, plus tard, le siège du beylik fut transporté à Mascara.

Après la prise d'Alger, la population de Mazouna resta indépendante. Elle fit sa soumission au général Bugeaud en 1842. En 1843, Abd-el-Kader tenta deux coups de main contre la ville, mais il échoua dans son entreprise; il ne réussit qu'à incendier une partie du quartier de Bou-Halloufa. Mazouna possédait autrefois une école musulmane; les lettrés (*talebs*) de toute la province s'y donnaient rendez-vous.

Plusieurs centres ont été créés dans le Dahra depuis 1871; d'autres le seront prochainement. Les points désignés sont Sidi-Salah, Beni-Slimane, Aïn-Takourt, Aïn-Smar, Aïn-Kaddous, Tittenguel, Oued-el-Abid, Cap-Ivi.

(1) Demaeght, *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran* (1882).

Relizane. — Relizane, à 56 kilomètres à l'est de Mostaganem, chef-lieu d'une commune de 5,302 habitants, et admirablement située sur la pente occidentale d'une colline au pied de laquelle s'étend la riche plaine de la Mina, semble appelée à de brillantes destinées. La commune date de 1857. En 1861, elle ne comptait guère plus de 400 habitants européens. La culture du coton l'a enrichie pendant la guerre de la Sécession. Cette culture, abandonnée depuis le rétablissement de l'Union américaine, pourrait être reprise avec fruit; elle a été remplacée sans trop de perte par les céréales et l'élevage des porcs. Le *barrage de la Mina*, à 4 kilomètres au nord de Relizane, contribue pour une large part à la prospérité de cette région. Des piliers robustes et de gros murs retiennent une nappe d'eau considérable qui s'écoule, dès qu'elle a atteint un certain niveau, par une ouverture centrale et tombe en cascade au milieu d'énormes rochers. On peut ainsi régler le cours de la rivière et pratiquer en temps opportun les irrigations grâce auxquelles les terres de Relizane rivalisent pour la fertilité avec celles de la Mitidja, de l'Habra et du Sig.

A 4 kilomètres de la ville, les ruines d'une cité romaine que l'on croit être la *Mina* de l'Itinéraire d'Antonin, sont éparses autour d'un monticule, dans un site magnifique.

Ammi-Moussa. — Ammi-Moussa, à 104 kilomètres à l'est de Mostaganem, a eu pour origine un fortin bâti en 1840. Assiégé en 1871 par 8,000 ou 10,000 indigènes des tribus voisines, il fut livré aux flammes; la population se réfugia dans le bordj et joignit ses efforts à ceux de la garnison. Près d'Ammi-Moussa se voient des ruines romaines assez bien conservées. Sources thermales aux environs.

Inkermann. — Inkermann (nom d'un bourg de Crimée où les Russes furent battus par les Anglo-Français, le 5 novembre 1854) est situé à 104 kilomètres à l'est de Mostaganem, au pied de hautes collines, près du débouché en plaine de l'oued Riou, sur lequel il est question d'établir un barrage.

Saint-Aimé. — Saint-Aimé est un village récemment créé, à 90 kilomètres à l'est de Mostaganem, sur l'oued Djidiouïa, qui se jette dans le Chelif à 2 kilomètres de là. Le long du cours de la rivière, s'ouvrent des grottes dans lesquelles on a découvert des armes de l'âge de pierre et des débris divers de la civilisation des Troglodytes algériens. Le barrage de la Djidiouïa, récemment construit, est un des plus remarquables de l'Algérie.

Sidi-Bel-Abbès.— Sidi-Bel-Abbès, « Monseigneur Bel-Abbès, » chef-lieu d'arrondissement et d'une commune de 16,980 habitants, à 82 kilomètres au sud d'Oran, possède un tribunal de première instance, un comice agricole, un théâtre, un hôpital et des marchés fort importants.

Cette ville date d'hier. Elle a eu pour origine une redoute construite en 1843 près de la koubba ou chapelle de Sidi-Bel-Abbès, saint personnage musulman. Il y a donc quarante ans à peine, Sidi-Bel-Abbès n'était indiqué sur le sol que par un marabout et un palmier au centre d'une vaste plaine couverte de broussailles, de palmiers nains et de marécages. C'est maintenant une ville prospère, émergeant d'une verte oasis qu'entourent, aussi loin que la vue peut porter, de vastes champs bien cultivés, de beaux villages, des fermes importantes, affirmant la richesse de cette contrée privilégiée, les efforts des colons et la civilisation.

Sidi-Bel-Abbès est situé à peu près au centre d'une vaste plaine légèrement ondulée, à égale distance d'Oran et de Daya, de Tlemcen et de Mascara. Cette plaine, dont l'altitude moyenne est de 500 mètres, est limitée au nord par la chaîne du Tessala, qui la sépare des plaines de la Mléta et du Tlélat ; à l'est, par une suite de hauteurs s'étendant jusqu'aux monts qui soutiennent les hauts plateaux ; à l'ouest, par les massifs de Tlemcen et d'Aïn-Temouchent. Elle est traversée par la Mekerra et l'oued Sarno. Pas une source dans toute cette vaste étendue.

Vu de loin, Sidi-Bel-Abbès semble perdu au milieu d'un fourré d'arbres de la plus belle venue. Le mur d'enceinte est percé de quatre portes, et la ville est divisée en deux parties à peu près égales : le *quartier civil* et le *quartier militaire*. Les rues se coupent toutes à angle droit ; celles qui aboutissent aux quatre portes et le boulevard sont plantés de fort beaux arbres. On a ménagé aussi à l'intérieur de jolies places bien ombragées. Le climat est très chaud en été ; mais la fraîcheur exceptionnelle des nuits repose les habitants des ardeurs du jour. En hiver, la neige tombe quelquefois avec abondance, mais elle ne séjourne pas. Cependant on a observé des températures de — 7 degrés. Au printemps, les gelées blanches sont à redouter. Le quartier civil possède une église, un théâtre, un marché couvert, un hôtel de ville, des écoles, etc. Dans le quartier militaire, on remarque des casernes de cavalerie et d'infanterie, les bâtiments pour le génie, l'artillerie et les subsistances, l'hôpital et le cercle des officiers. Le principal commerce est celui des grains, de l'alfa et des bestiaux. L'alfa est travaillé dans un certain nombre d'usines. Une voie ferrée relie Sidi-Bel-Abbès à Sainte-Barbe-du-Tlélat, station de la grande ligne d'Alger à Oran.

Environs de Sidi-Bel-Abbès. — De magnifiques plantations s'élèvent en dehors du mur d'enceinte. On y admire des peupliers et des trembles à l'aspect séculaire. Au delà se développe la zone des jardins où l'on remarque le *Village espagnol*, le *Village nègre* et une longue suite d'habitations formant en quelque sorte les faubourgs de la ville. Si les sources sont rares sur le territoire de Sidi-Bel-Abbès, on y trouve en revanche l'eau à une faible profondeur. Le sol, composé en grande partie d'argile arénacée, est peu agrégé, de sorte qu'il livre facilement passage aux eaux qui sont retenues à une faible profondeur par un sous-sol argileux, pour être rapidement évaporées par le soleil, ou pour s'écouler par une multitude de petits oueds dans le lit de la Mekerra. Précisément parce qu'il est peu agrégé, le sol se laisse aisément défricher ; aussi la colonisation marche-t-elle à pas de géant. Les points les plus fertiles sont la plaine du Tessala, la vallée de l'oued Sarno et les alluvions de la Mekerra. Les fermes sont très nombreuses, mais fort disséminées encore, en raison de l'étendue qu'elles occupent. Ces petites maisons blanchâtres ont généralement un aspect fort triste, parce qu'il n'y a pas de plantations autour d'elles. Les colons se livrent surtout à la culture des céréales et de la vigne. Plusieurs maraîchers se sont installés dans les environs de la ville.

Daya. — Daya, « la Mare, » à 71 kilomètres au sud de Sidi-Bel-Abbès, à 127 mètres d'altitude, au milieu d'une belle forêt de pins et de chênes, sur la lisière des hauts plateaux, est un ancien poste militaire

transformé en un centre industriel et commercial important, par suite du développement que prend sur ce point l'industrie de l'alfa. Plus de 2,000 ouvriers espagnols, groupés dans des gourbis autour du village, se livrent à la récolte ou au commerce du précieux textile. L'amélioration de la route de Sidi-Bel-Abbès, le forage de puits artésiens entre Oued-Tralimet et Tenira, le raccord de Daya avec la voie ferrée, le partage entre les colons de la prairie dite de Daya, l'aménagement des eaux pour irriguer les nouveaux jardins et la création d'une pépinière donneront une vive impulsion à la colonisation sur ce point du sol oranais.

Tlemcen (lat., 34° 53'; long., 3° 38' O.). — Tlemcen, chef-lieu d'arrondissement, d'une commune de 25,370 habitants, d'une subdivision militaire, possède un tribunal de première instance, un collège communal, une école supérieure d'arabe, un hôpital militaire, un théâtre, une bibliothèque, un musée, une succursale de la banque d'Algérie, etc.

Tlemcen, qui n'avait été sous les Romains qu'un point secondaire, commence à inscrire son nom dans l'histoire vers le milieu du IIe siècle de l'ère musulmane. A cette époque, le chef de la puissante dynastie des Idrissides, pressentant l'importance de cette position géographique, y jeta les fondements d'une grande cité. Sous ses successeurs, Tlemcen paraît reléguée dans l'ombre; ses progrès sont lents, presque insensibles durant les trois siècles qui suivent.

Possession toujours enviée, constamment disputée par les chefs des grandes tribus berbères les plus rapprochées de son territoire, elle est successivement prise et reprise par des émirs qui y dominent sans gloire et sans aucun souci d'y fonder rien de durable; mais, sous les Almoravides, une nouvelle ère commence. La ville naissante prend corps et s'accroît de jour en jour; sa population augmente; ses relations s'étendent; son commerce se fonde; elle est dotée de grands monuments; elle se met à l'abri, par des remparts solides, contre les coups de main aventureux; elle accueille les étrangers, même les chrétiens, à qui elle laisse la liberté de leur culte. Elle mérite, dès cette époque, que l'historien Abou-Obeïd-Bekri la représente comme la ville principale du Maghreb du milieu, le lien central des tribus berbères et le point de réunion préféré des caravanes venant des régions sahariennes et occidentales. Les émirs almohades ne se montrent pas moins bons appréciateurs de l'importance de Tlemcen. Ils y attirent une population nouvelle pour combler les vides faits par la guerre; ils en relèvent les fortifications; ils l'embellissent par la construction de riches monuments; « ils travaillent à l'envi, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, à en faire une métropole. » Le géographe Edrissi en parle dans les mêmes termes, et il ajoute que Tlemcen devint, sous les princes almohades, la clef de l'Afrique centrale et le lieu de passage le plus fréquenté par les voyageurs. Ses habitants passaient alors pour les plus riches du Maghreb après ceux d'Agmat et de Fez (1145 à 1248).

« En 648 de l'hégire (1248 de J.-C.), une révolution considérable s'accomplit dans les destinées de Tlemcen. De ville déjà florissante, mais considérée comme un point secondaire dans le vaste empire almohade qui embrassait à la fois l'Afrique occidentale et les pays conquis par les musulmans en Espagne, Tlemcen devient à son tour siège d'un gouvernement et capitale d'un royaume particulier. Le Berbère Yar'Moracen-ben-Zian, émir de la tribu des Abd-el-Ouad, génie hardi et entreprenant, homme de guerre aventureux et rusé politique, est l'auteur de cette révolution. Il enlève Tlemcen aux Almohades, s'y fait proclamer souverain, et fonde ainsi une dynastie nouvelle. Ses successeurs règnent environ trois siècles (1). »

A son apogée, leur souveraineté s'exerce dans les limites géographiques qui constituent aujourd'hui les provinces d'Alger et d'Oran. Tlemcen atteint alors son plus haut degré de prospérité. Au dire des historiens les plus dignes de foi, sa population est de 25,000 familles ou 125,000 âmes. Elle est décorée de monuments publics importants : soixante mosquées, cinq collèges ou medersa, des bains, des fontaines, de caravansérails; elle a une triple enceinte de remparts crénelés et des portes monumentales. De vastes réservoirs d'irrigation donnent la vie aux 14,000 jardins qui l'entourent d'une ceinture luxuriante de verdure. Cent moulins, échelonnés sur la rivière Safsaf, attestent l'industrieuse activité de ses habitants. Elle tisse des étoffes de laine, de soie, des brocarts d'or et d'argent. Ses cuirs ouvragés rivalisent avec ceux de Fez et de Cordoue; elle est le principal marché des tribus sahariennes et du Maghreb; on y apporte la

(1) Ch. Brosselard, *Revue africaine.*

poudre d'or et tous les produits riches et précieux du Soudan. Ses relations s'étendent même aux villes maritimes les plus importantes de la Méditerranée; elle conclut des traités d'alliance et de commerce avec Gênes, Venise, Marseille, Barcelone. Hospitalière aux marchands chrétiens, elle leur ouvre ses portes et leur permet de bâtir un vaste caravansérail.

« Avec les premières années du XVIe siècle, ajoute M. Ch. Brosselard, le véritable historien de la province d'Oran, la décadence de Tlemcen commença. La conquête d'Oran par les Espagnols (1509) découronne la royauté zianite...; elle se fait la vassale du lion de Castille. D'un autre côté, une nouvelle puissance se lève à l'orient ; deux aventuriers de génie, les frères Barberousse, préludent par des conquêtes partielles au morcellement du royaume de Tlemcen. Alger, siège de l'odjak, prend les allures d'une capitale nouvelle. Un autre État se fonde avec les lambeaux arrachés aux États abd-el-ouadites. Le moment vient où l'orgueil des émirs de Tlemcen doit s'abaisser. Salah-Raïs, pacha d'Alger, se montre sous les murs de leur capitale, et la ruine de leur royaume, qui n'était déjà plus que l'ombre de lui-même, est définitivement consommée (1553). Le fils du dernier sultan de la dynastie abd-el-ouadite, fuyant devant l'armée turque, se réfugie à Oran; il demande asile et protection aux Espagnols, se fait baptiser, et, sous le nom de don Carlos, il passe à la cour de Philippe II, où il s'éteint dans l'obscurité. »

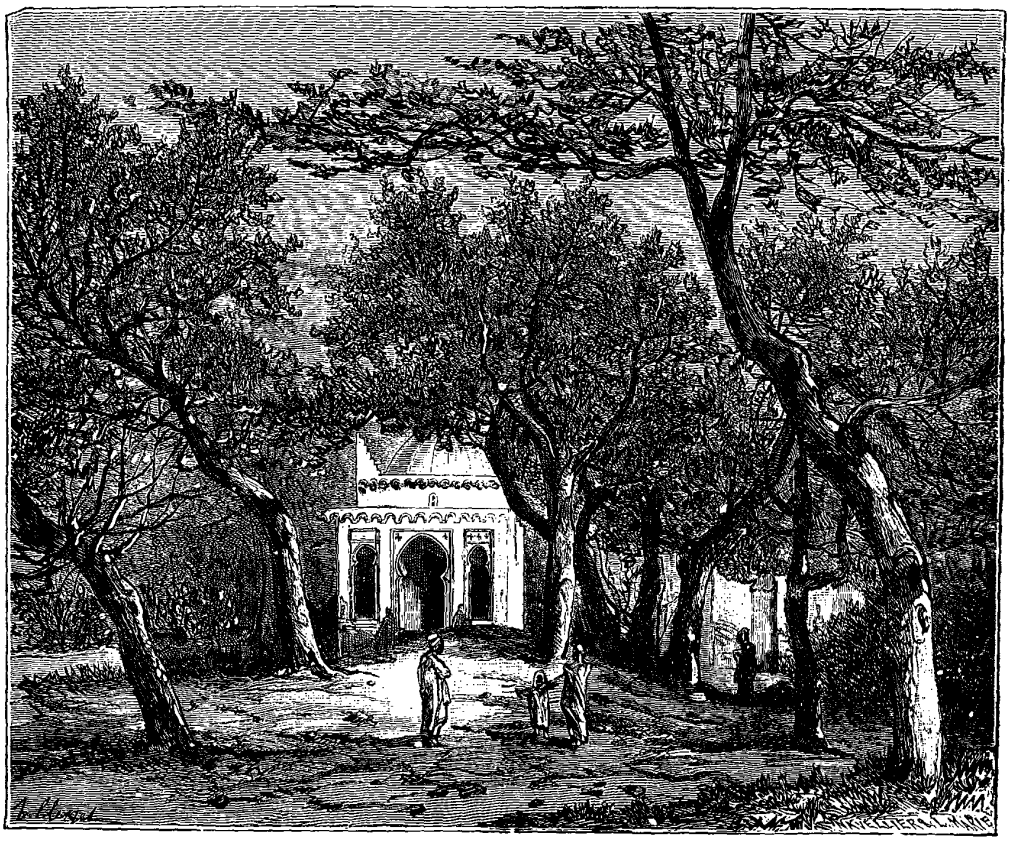
Tlemcen, annexée aux États de l'odjak, devient le siège d'un aghalik. Le gouvernement essentiellement militaire des Turcs détruisait, mais n'édifiait pas. A ce contact, la civilisation n'avait qu'à perdre, rien à gagner. Tlemcen va s'affaiblissant de plus en plus; sa population industrieuse et polie émigre pour se soustraire aux brutales algarades de la soldatesque; la vie se retire de ce corps sans âme. Des luttes intestines, des intrigues de caserne, des exécutions capitales, voilà l'affligeant spectacle que Tlemcen présente pendant deux cent soixante-dix-sept années, où elle se débat sous l'étreinte barbare de la milice turque (1553 à 1830 de Jésus-Christ).

Après la prise d'Alger, Abd-er-Rahman, empereur du Maroc, voulut s'emparer de Tlemcen. Les Koulouglis, commandés par Ismaël, et qui défendaient le Mechouar, passèrent au service de la France. Clausel en prit possession le 12 janvier 1836, et y laissa une garnison sous les ordres du capitaine Cavaignac. Le général Bugeaud ravitailla la place quelque temps après. L'année suivante (1837), aux termes du traité de la Tafna, Tlemcen fut cédée à Abd-el-Kader, qui en fit sa capitale et s'y maintint jusqu'en 1842, date de notre occupation définitive.

La ville est située à 138 kilomètres au sud-ouest d'Oran, à 828 mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied des rochers presque à pic de *Lella-Setti*, qui se dressent à 1,046 mètres et la dominent au sud. De tous les autres côtés, elle est entourée de vergers ombragés par des oliviers séculaires, des noyers, des cerisiers et des micocouliers. Les plantes méridionales y contrastent avec celles du nord de l'Europe. La température de cette ville, à cause de l'altitude, est sujette à de brusques variations. On peut admettre que les extrêmes sont + 36° et — 6°. La neige tombe tous les ans à Tlemcen.

Rien de plus beau que le site de Tlemcen. La ville, assise sur les dernières pentes d'une montagne escarpée, offre, grâce à ses blancs minarets, à sa couronne de tours et de créneaux et à sa verdoyante ceinture de vergers splendides, un des panoramas les plus remarquables du monde entier. A l'est se montrent le village et la mosquée de Sidi-bou-Medine, et plus près le minaret d'Agadir ; à l'ouest se dresse le minaret de la mosquée détruite de Mansoura. Des promenades qui ceignent la ville, l'œil domine un immense panorama. Le quartier neuf est bien percé et bien bâti ; quant aux quartiers indigènes, ils n'offrent presque partout que de chétives masures. L'enceinte est percée de neuf portes presque toutes de construction récente. Les plus belles places sont : la place d'Armes ou Esplanade, devant le Mechouar, bordée d'arbres et de boutiques ; la place Saint-Michel, la place des Victoires, la place Bugeaud et la place de la République. L'*avenue du Mechouar*, une des merveilles de Tlemcen, est formée par une triple rangée de peupliers blancs, de platanes, d'acacias, de micocouliers, de mélias azédaracs, dont les rameaux touffus forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Les édifices principaux sont : l'église catholique, construite, il y a déjà quelques années, dans le style romano-byzantin, et surmontée d'une tour de 25 mètres ; la grande mosquée *Djama-Kebir*, carré de 50 mètres de côté, percé de huit portes et



Marabout de Sidi-Yacoub.

surmonté d'un minaret de 35 mètres, revêtu de mosaïques en terre cuite vernissée ; la mosquée d'*Aboul-Hassen*, dont l'intérieur est orné de ravissantes sculptures ; la mosquée *Sidi-el-Haloui*, en dehors de Tlemcen, décorée de magnifiques colonnes en marbre onyx, de chapiteaux très finement sculptés, de boiseries fouillées d'une façon exquise, et surmontée d'un minaret au sommet duquel on monte par 89 marches ; et le *Mechouar*, ancien palais des gouverneurs et des rois de Tlemcen. Il n'en reste que la mosquée et l'enceinte crénelée, flanquée de deux tours au nord-est.

Le Mechouar est plein de souvenirs. Les historiens arabes vantent toutes ses splendeurs et ses richesses merveilleuses. Ils le représentent comme un palais des *Mille et une Nuits* avec ses plus éblouissantes merveilles. Cet ancien palais, dans lequel Baba-Aroudj fut assiégé par les Espagnols en 1518, est bien déchu aujourd'hui ; il contient presque tous les établissements militaires de Tlemcen (casernes, parc d'artillerie, prison, manutention, intendance, hôpital). C'est un rectangle en pisé de 460 mètres sur 280, comprenant, outre les établissements que nous venons de mentionner, de vastes cours et de beaux jardins.

Le musée renferme un certain nombre d'inscriptions, des fragments d'architecture fort intéressants, parce qu'ils représentent presque tous une époque ou une date historique ; des colonnes de marbre onyx, un canon pierrier se chargeant par la culasse, des boulets en marbre, le type de la coudée royale de Tlemcen, décrétée par Abou-Tachfin en 1328, mesurant $0^{m},47$, etc.

Tlemcen possède de nombreuses minoteries, des fabriques de poterie indigène et de carreaux vernis, des tanneries, des moulins à huile, des filatures de laine, des imprimeries, des brasseries. On y fait un important commerce de graines. Tlemcen est le point d'attache du commerce algérien avec le Touat.

Environs de Tlemcen. — Les environs de Tlemcen sont partout arrosables. L'irrigation y est fort bien entendue. Près de la porte de l'Abattoir se voient les ruines d'*Agadir*, « Murailles de ville, » cité antique bâtie sur l'emplacement de la ville romaine de *Pomaria*.

Il en reste un minaret de mosquée et des murs d'un grand développement. Du haut de ce minaret, qui mesure 40 mètres, on découvre un magnifique panorama.

La *porte d'Agadir*, élégante arcade mauresque, conduit à la koubba de Sidi-Daoudi, encadrée par un ravissant paysage, et au *bois de Boulogne*, qui, certes, est loin d'égaler son homonyme parisien, mais qui forme une délicieuse promenade. Le *Sehrdj*, que l'on voit aux portes de Tlemcen, est un immense réservoir construit de 1318 à 1337, mesurant 228 mètres du nord au sud, 150 mètres de l'ouest à l'est et 3 mètres de profondeur.

Mansoura. — Mansoura, à 3 kilomètres au sud-ouest de Tlemcen, aujourd'hui simple petit village, situé dans un véritable nid de verdure, fut autrefois une cité florissante, fondée à la fin du XIIIe siècle par Abou-Yakoub. Il ne reste debout qu'une partie de l'enceinte et le minaret de la mosquée; mais ce sont des ruines vraiment grandioses. Le développement de l'enceinte enferme près de 100 hectares. Les murs ont 1m,50 d'épaisseur sur 12 mètres de hauteur. On a découvert dans les débris de la mosquée de magnifiques colonnes en marbre translucide. Le minaret, haut de 38 mètres, percé d'une porte monumentale dessinant une élégante arcade mauresque, est orné de panneaux et de colonnettes en onyx sur lesquelles retombe l'arceau de doubles fenêtres.

Sidi-bou-Medine. — Sidi-bou-Medine, à 2 kilomètres au sud-est de Tlemcen, ancienne ville sainte, admirablement située, mais bien déchue de son antique splendeur, possède une mosquée qui est une véritable merveille d'architecture mauresque. Cette mosquée offre de belles colonnes de marbre, d'élégants arceaux chargés d'arabesques capricieuses, et renferme le tombeau de Sidi-bou-Medine, un des saints les plus vénérés de l'Islam. Ce tombeau, petit caveau obscur, est divisé en deux compartiments par une gracieuse boiserie ; les murailles sont revêtues de carreaux vernis et ornées de moulures. On attribue de nombreux miracles à cet illustre marabout dont la tombe attire un grand concours de pèlerins. Faisons remarquer à ce propos que, si l'on en juge par le nombre des personnages musulmans honorés en Algérie, le monde islamique a dû produire au moins cent fois plus de saints que le monde catholique. Il y aurait là de quoi alimenter un nombre considérable de calendriers. Un fort joli chemin conduit de Bou-Medine aux cascades de l'oued *Mefrouch* ou *Saf-Saf*, qui offrent un charmant aspect. C'est un agréable but de promenade.

Aïn-el-Hout. — Aïn-el-Hout, « la Fontaine ou la Source des Poissons, » à 6 kilomètres au nord-ouest de Tlemcen, est un petit village berbère caché à l'angle nord-ouest d'une colline. Les maisons sont éparpillées au milieu des oliviers et séparées les unes des autres par des cactus. On y remarque un grand bassin dans lequel vivent de nombreux poissons aux couleurs étincelantes. Ce sont des poissons sacrés. La légende raconte ainsi leur origine : « Une jeune princesse, fille du seigneur de l'endroit, poursuivie par le fils du roi de Tlemcen, se précipita, dit la légende, dans les profondeurs de l'onde où elle fut métamorphosée en poisson aux couleurs mélangées d'or, de nacre et d'argent. Les poissons sacrés sont les descendants de cette princesse. »

Hennaya. — Hennaya, à 11 kilomètres au nord-ouest de Tlemcen, chef-lieu d'une commune de 986 habitants, est un riche et pittoresque village, entouré d'un admirable verger d'oliviers et protégé par un mur en pisé flanqué de bastions. On y remarque un beau boulevard, des rues larges et ombragées, des eaux limpides, des maisons coquettement groupées et une vaste place quadrangulaire.

Lalla-Maghrnia. — Lalla-Maghrnia, à 52 kilomètres à l'ouest de Tlemcen, chef-lieu d'une commune mixte de 19,792 habitants, est situé à 365 mètres d'altitude, sur l'Ouerdefou, affluent de la Mouïlah, à environ 12 kilomètres de la frontière du Maroc, dans une vaste plaine assez accidentée, bordée au nord par une série de collines que couronnent de blanches koubbas. Un *bordj* contient les établissements militaires. Le village est le principal débouché du Maroc pour les laines, les grains et les bestiaux; il s'y vend plus de 50,000 moutons

par an. C'est à Lalla-Maghrnia que les Marocains viennent s'approvisionner d'objets manufacturés et vendre leurs produits variés.

Lalla-Maghrnia fut un établissement phénicien d'abord, puis romain, appelé *Syr*. Les ruines de Syr ont été explorées à diverses époques. On y a découvert un grand nombre d'inscriptions et plusieurs bornes milliaires. Le poste de Lalla-Maghrnia a été créé en 1844, à l'ouverture de la campagne contre l'empereur du Maroc.

A 36 kilomètres de Lalla-Maghrnia se trouve *Ghar-Rouban*, son annexe, célèbre par ses mines de plomb argentifère, et voisin de la frontière marocaine.

Nedroma. — Nedroma, à 72 kilomètres au nord-ouest de Tlemcen, chef-lieu d'une commune mixte de 20,453 habitants, est une petite ville d'environ 2,500 âmes, bâtie au fond d'un cirque de 365 mètres d'altitude, sur le revers septentrional du djebel Filhaucen, près d'une source abondante, le long de l'oued Tleta aux rives boisées. Les habitants, presque tous Arabes ou juifs, fabriquent des tissus, des poteries de toute forme et de toute sorte et font un grand commerce de laines et de bestiaux. Le paysage est charmant; mais le tableau ne répond pas au cadre, car la ville est sale, mal bâtie et encore plus mal percée. Nedroma fut jadis une grande cité. On y voit encore des murailles crénelées et flanquées de tours. La mosquée est surmontée d'un élégant minaret.

La ville actuelle a été bâtie en 1160, sur les débris d'une immense cité berbère (*Medinet-el-Betha*) dont l'origine et l'histoire se sont perdues. Quand les Maures furent chassés d'Espagne, beaucoup d'entre eux se réfugièrent à Nedroma. Quelques-uns des descendants de ces exilés conservent, dit-on, les clefs de leurs maisons de Grenade ou de Cordoue.

Nemours. — Nemours, à 67 kilomètres de Tlemcen, en arabe *Djama'a-R'azouat*, « le Nid de Pirates, » l'*Ad Fratres* des Romains, chef-lieu d'une commune de 2,727 habitants, est située par 35° 12′ de latitude et 4° 7′ de longitude O., à 36 kilomètres de la frontière du Maroc et à 120 mètres d'altitude, dans une des fêlures de la falaise, au pied du djebel Touent, sur une colline dominant l'embouchure de l'oued Tassaa dans la mer. Pittoresquement construite et à demi cachée sous les ombrages de ses boulevards, la petite ville est sillonnée de rues droites, bien alignées, aboutissant à deux places, dont l'une est décorée d'une fontaine monumentale en marbre du pays. L'église est une charmante réminiscence du style roman.

Battu par tous les vents, le port n'offre aucun abri pendant les mauvais temps; mais la plage de débarquement est bonne. Ce port est très fréquenté par les balancelles espagnoles. En mer, à 600 mètres de la plage, on aperçoit deux écueils appelés *les Deux Frères* (*Ad Fratres*).

Pendant l'année 1881, le port de Nemours a reçu 120 navires à vapeur jaugeant 56,130 tonnes, montés par 3,448 hommes d'équipage; 157 navires à voiles jaugeant 4,873 tonnes, montés par 716 hommes d'équipage.

Les habitants de Nemours se livrent à la pêche ou transbordent le minerai de Ghar-Rouban et de Mazis, les grains et les laines de Lalla-Maghrnia.

On voit aux environs de belles coulées de basalte, dont l'une, à l'ouest du phare, est remarquable par ses colonnades prismatiques et (à 10 kilomètres) le marabout ou koubba de *Sidi-Brahim*, célèbre dans les annales de la conquête de l'Algérie par la lutte héroïque que les soldats du colonel Montagnac soutinrent en 1845 contre les troupes d'Abd-el-Kader. « Les Soukhalias, récemment soumis à la France, voulurent, dit M. Achille Fillias, venger les Ouled-Rias, que le colonel Pélissier avait exterminés. Pour ce faire, ils eurent recours à la plus abominable trahison. Obéissant aux conseils d'Abd-el-Kader, ils écrivirent au commandant supérieur de Nemours qu'ils étaient menacés par les soldats de l'émir, et lui demandèrent un secours immédiat. Le colonel Montagnac partit avec 420 hommes, établit son camp sur les bords du ruisseau de Sidi-Brahim; puis, avec 3 compagnies du 8e chasseurs d'Orléans et 60 hussards, se porta à 3 kilomètres plus loin, où il joignit un gros de cavaliers. Il croyait rencontrer des auxiliaires; il ne rencontra que des ennemis.

» Abd-el-Kader, en effet, était là, guettant ses adversaires comme la panthère guette sa proie. Au signal qu'il donne, les Arabes enveloppent la colonne française et l'assaillent avec furie. Montagnac, pris à l'improviste, forme sa troupe en carré et l'exhorte à se défendre. Une balle l'atteint; il meurt. Les chasseurs se groupent autour de son cadavre et luttent avec l'énergie du désespoir. Mais

on les enferme dans un cercle de feu, et leurs rangs s'éclaircissent. A la fin de la journée, il ne restait que 83 hommes commandés par le capitaine de Giroux et par le lieutenant Chappedelaine. La troupe se replie sur le marabout de Sidi-Brahim où elle s'enferme. Abd-el-Kader ordonne aussitôt à l'un de ses prisonniers, — le capitaine Dutertre, — de se rendre auprès des combattants et de leur conseiller de mettre bas les armes. Dutertre s'avance jusqu'aux murailles, exhorte les chasseurs à combattre jusqu'à leur dernier souffle, puis revient auprès de l'émir, qui le fait décapiter, et ordonne l'assaut. Après trois attaques infructueuses, les Arabes changent le siège en blocus et se retirent, laissant 400 des leurs autour du marabout. — Deux jours se passent : les assiégés n'ont plus ni munitions ni vivres; ils se précipitent en avant, traversent la ligne du blocus et gagnent un ravin où ils comptent se reposer. Mais les Arabes accourent comme des bêtes fauves et les entourent; il faut livrer un nouveau combat. Les chasseurs jettent leurs fusils, désormais inutiles, et, la baïonnette au poing, s'élancent en désespérés contre l'ennemi. Sur quarante qui restent, vingt-sept succombent; treize seulement échappent au massacre et sont recueillis par la garnison de Nemours qui venait à leur secours. »

C'est aussi à Sidi-Brahim que, par une étrange bizarrerie de la destinée, l'émir Abd-el-Kader fit sa soumission au général de Lamoricière. Ce dernier et le général Cousin de Montauban amenèrent au duc d'Aumale notre illustre et insaisissable ennemi. Le prince lui accorda la faveur de n'être pas conduit à Alger, lui évitant par là une désagréable exhibition à la curiosité publique. Le lendemain, comme le duc d'Aumale rentrait à Nemours, après avoir passé une revue des troupes, l'émir vint au-devant de lui, sur sa jument noire, mit pied à terre et la lui offrit en disant : « Prends-la, et puisse-t-elle te porter bonheur ! »

A 6 kilomètres du marabout de Sidi-Brahim et à 16 kilomètres de Nemours, se dresse une colonne commémorative dont les quatre faces portent les inscriptions suivantes :

Face est : « Sidi-Brahim, 23 septembre 1845; » face nord : « Lieutenant-colonel Montagnac, commandant supérieur; » face ouest : « 8e bataillon de chasseurs à pied, Froment-Costo commandant; » face sud : « 2e Hussards, Gentil de Saint-Alphonse, capitaine commandant. »

A 2 kilomètres de Nemours, à gauche de la route de Lalla-Maghrnia, s'élève, en face du village des Ouled-Ziri, un monument désigné sous le nom de *Tombeau des chasseurs*. Ce monument, restauré en 1873 par les soins des membres du cercle militaire de Nemours, n'est pas le tombeau des carabiniers du 8e bataillon de chasseurs, car les restes de ces braves, retrouvés entassés sous un figuier, furent transportés à l'ancien cimetière de Nemours où se voit le véritable tombeau, mais il marque le lieu ou succombèrent ces héroïques Français.

Rachgoun. — Rachgoun, à 57 kilomètres au nord de Tlemcen, situé à l'embouchure de la Tafna, en face de l'îlot qui porte son nom, comprend deux centres distincts : le *Village espagnol*, triste mélange de gourbis et de grottes, et le *Village français*, que l'industrie transformera certainement en une ville de quelque importance. L'îlot de Rachgoun, séparé du continent par un chenal de 2 kilomètres de largeur, est dominé par un phare. Aux environs se trouvent les mines de fer des *Beni-Saf* et de *Mersa-Hamed*, qui appartiennent à la puissante Compagnie des mines du Mokta-el-Hadid, près de Bône. Un chemin de fer relie l'exploitation au port des Beni-Saf, récemment construit à l'embouchure de la Tafna. Ce port a exporté en 1881 pour 3,750,395 francs de minerai de fer magnétique, pouvant rivaliser avec les plus riches minerais connus.

Dans l'arrondissement de Tlemcen se voient aussi les curieuses ruines d'*Honeïn*, situées sur les bords de la Méditerranée, à l'est du cap Noé, à l'embouchure de l'oued Ouïdan, au pied de la montagne carrée des Trara. Ces ruines sont peut-être celles de *Gypsaria*, mentionnée par Ptolémée, ou de *Cæcili*, citée par l'Itinéraire d'Antonin. La ville proprement dite a presque complètement disparu; mais la muraille flanquée de tours qui la défendait jadis et la kasbah (citadelle) subsistent encore. Ce sont d'épais remparts en terre battue qui, sous l'action du soleil, ont acquis la consistance et la dureté du granit. Les deux portes de la ville sont debout avec toute leur magnificence d'ornementation, où la fantaisie arabe s'est donné carrière. La rade d'Honeïn, plus connue sous le nom de *Mersa-Hennaïa*, offre un excellent abri aux navires d'un faible tonnage. A Honeïn même, la mer a creusé un petit port que borde une plage à laquelle le voisinage de sites admirables et de ruines pittoresques donne un attrait particulier.

Sebdou. — Sebdou, « la Lisière, » à 44 kilomètres au sud de Tlemcen, chef-lieu d'une commune mixte de 7,213 habitants, à 958 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un affluent de la Tafna, au milieu de belles forêts de chênes verts, est plus connu des Arabes sous le nom de *Tafraoua*. Ce n'est, en somme, qu'une redoute à double enceinte. Au sud s'étend à perte de vue une véritable mer d'alfa qui justifierait la création d'une voie ferrée comme celle d'Arzeu à Saïda.

VILLES ET OASIS DES HAUTS PLATEAUX ET DU SAHARA DU DÉPARTEMENT D'ORAN

Géryville. — Géryville (nom du colonel Géry, qui le premier parut dans le pays à la tête des colonnes françaises), chef-lieu d'une commune mixte de 6,719 habitants, est situé à 245 kilomètres au sud-est d'Oran, par 34° de latitude et 1° de longitude O., à 1,307 mètres d'altitude. Le fort, carré long d'environ 200 mètres sur 100, comprend les casernes, le pavillon des officiers, les magasins, l'hôpital. Un peu plus loin est le village, dont les habitants, Français, juifs et Mozabites, vivent en partie de leur trafic avec la garnison; quelques-uns se livrent à l'agriculture, mais les terres ne sont pas très fertiles. Le climat de Géryville est, comme celui de Sebdou, froid en hiver et très chaud en été.

A 15 kilomètres nord-est de Géryville se trouve *Stitten*, village arabe ceint d'une muraille en pierres sèches, près duquel le colonel Beauprêtre fut lâchement massacré avec sa colonne, le 8 avril 1864, par les insurgés du Sud.

El-Abiod-Sidi-Cheikh. — Un chemin passant par *Teniet-ez-Zeïar*, col large et commode d'où l'on contemple un magnifique paysage saharien, relie Géryville à *El-Abiod-Sidi-Cheikh*, oasis de 2,000 habitants et à 861 mètres d'altitude, sur l'oued Abiod ou oued R'aris. C'est un ensemble de cinq ksours groupés autour de l'emplacement de la koubba de Sidi-Cheikh, un des plus grands saints des Arabes; nous disons l'emplacement, car la koubba a été détruite en 1881 par le colonel Négrier. L'Algérie reconnaissante a voté une épée d'honneur à l'énergique colonel qui a eu le courage de couper le mal dans sa racine, car l'oasis des Abiod-Sidi-Cheikh était depuis longtemps un dangereux foyer d'insurrection. Les restes du marabout vénéré ont été, par ordre du colonel de Négrier, transférés à Géryville avec une pompe imposante et avec tous les égards qui leur étaient dus. El-Abiod est la ville sainte du Sahara oranais et le centre de l'influence de la puissante et belliqueuse tribu des Oulad-Sidi-Cheikh qui a été une des premières à prendre les armes contre la France pendant l'insurrection de 1881, insurrection qui doit être considérée comme la manifestation du sentiment religieux islamique, surexcité partout, de longue main, contre notre domination. Le massacre de la mission Flatters n'était que le prologue du drame sanglant qui allait avoir les régions de Géryville et de Saïda pour théâtre.

Nous empruntons à l'ouvrage du général Daumas la description des principaux ksours et des oasis les plus remarquables du sud du département d'Oran.

« Tiout. — Tiout est un village de 100 à 150 maisons, sans murs d'enceinte. Il a une mosquée et une école. Ses jardins sont bien plantés d'arbres fruitiers, de nombreux dattiers, de beaucoup de vignes. Tiout est dominé au nord par le djebel Roundjaïa, d'où coulent deux sources, l'une appelée Aïn-el-Mourdj, l'autre Aïn-el-Meçaoud; réunies, elles forment l'oued Tiout, qui traverse le village, arrose les jardins par des conduits, s'écoule au sud par un col appelé Khenez-el-Meçarig et va se jeter dans l'oued El-Maleb. Ce village peut lever de 150 à 200 fusils. Les Arabes qui y déposent leurs grains sont des fractions des Hamianes-Gharaba.

» Aïn-Sefra. — Aïn-Sefra est une bourgade de 250 maisons, sans mur d'enceinte, et menacée du côté du sud par les sables que les vents amoncellent en petits mamelons. Elle a une mosquée et une école. Du côté du nord, beaucoup de sources qui descendent de la montagne arrosent ses jardins, sous le nom d'oued Sefra, et vont se jeter dans l'oued Tiout. Aïn-Sefra n'a pas de dattiers. Les Arabes qui y déposent leurs grains sont des fractions des Hamianes-Gharaba ou Chafa.

» Sefisifa. — Sefisifa est une petite ville de 350 maisons à peu près, sans mur d'enceinte; sa mosquée n'a pas de minaret. Sefisifa est dominée au nord par le djebel Mérad, d'où descendent des

sources qui, réunies, arrosent les jardins sous le nom d'oued Sefisifa, tournent à l'ouest et vont se jeter dans l'oued Ich. Sefisifa peut lever 350 fusils. Des fractions des Chafa y déposent leurs grains.

» Moghrar-el-Foukania. — C'est un village de 150 maisons en mauvaise construction, avec école, mosquée, puits. Ses jardins, riches en légumes, arbres fruitiers et dattiers, sont arrosés par l'oued Moghrar qui se jette dans l'oued Namous (continuation de l'oued Maleh).

» Moghrar-el-Tahatania. — Ce village est situé un peu au-dessous du précédent. Il se compose de 250 maisons à peu près, sans mur d'enceinte. Il a deux puits, une mosquée, une école. Ses jardins sont riches en légumes, arbres fruitiers et vignes. On y compte 4,000 ou 5,000 dattiers, dont les fruits sont renommés pour leur grosseur et très estimés. Toutes ces plantations sont arrosées par des sources et par l'oued Moghrar. Ce village fait un commerce très suivi avec Figuig.

» Un peu plus petits, un peu plus grands, tous les ksours ont entre eux une grande ressemblance. C'est toujours une bourgade située dans une gorge ou sur un mamélon, entourée ou non d'un mauvais mur d'enceinte et qui sert d'entrepôt de grains aux tribus voisines. Habitants des ksours ou de la tente, nomades ou sédentaires, tous sont de race arabe, sans mélange bien caractérisé, malgré leurs alliances avec leurs esclaves négresses. Outre les soins du jardinage qui les occupe particulièrement, et leur industrie qui consiste surtout à fabriquer du goudron, ils font un commerce très actif avec Figuig d'où ils rapportent du plomb, de la poudre, des armes, fusils, sabres et pistolets, des étoffes et des épiceries. »

L'Oasis de Figuig (1) appartient au Maroc, mais son prestige et sa réputation ont été fortement exagérés. C'est la première étape, sinon le refuge définitif des contumax et des dissidents algériens.

L'oasis de Figuig, ou, pour employer l'expression indigène, *El-Ghabba*, est située par 32° 2′ 50″ de latitude et sensiblement orientée de l'est à l'ouest; elle mesure environ 7 kilomètres de long. Huit ksours s'élèvent sur la lisière du massif. Sept d'entre eux, situés sur un même alignement, forment le front nord; ce sont, en allant de l'est à l'ouest :

1° El-Hammam-Foukani;
2° El-Hammam-Tahtani;
3° El-Maïs-Foukani;
4° El-Maïs-Thatani;
5° Ouled-Sliman;
6° El-Oudaghir;
7° El-Abid, le plus misérable ksar de Figuig.

Le huitième ksar, celui de *Zenaga*, de beaucoup le plus important, se dresse au milieu des palmiers, à l'angle de la face sud avec la face ouest, qui l'une et l'autre sont formées par les jardins de l'oasis. Au sud de Figuig, l'horizon est borné par une série de petites montagnes qui sont, en allant de l'ouest à l'est : le djebel Melias, le djebel Teniet-El-Youdia, le djebel El-Khenig, le djebel Taghla, le djebel Sidi-Youssef et enfin une série de petites éminences rouges. Cette chaîne est traversée par deux rivières : le Chegguet-El-Abid et l'oued Ardja. Les ksours sont bâtis en pisé et percés de rues plus larges que ne le sont généralement celles de nos oasis du sud oranais. Chaque ksar renferme une mosquée. La mosquée d'El-Maïs est renommée pour son enseignement. Les indigènes cultivent, outre leurs palmiers et quelques figuiers : les navets, les oignons, les primeurs. Une des sources de richesse de Figuig est la grande quantité de palmiers que l'on rencontre dans les environs. Ces palmiers produisent des dattes renommées.

C'est bien à tort que l'on vante la force des murailles d'enceinte de Figuig. M. de Castries estime que les tours de Figuig ne sont ni plus ni moins terribles que celles de nos ksours algériens. La véritable défense de l'oasis est dans ses jardins, ses palmiers et ses clôtures enchevêtrées.

(1) *Bulletin de la Société de géographie d'Oran* (1882). *Notes sur Figuig*, par M. de Castries.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT D'ORAN

Recensement de 1881

TERRITOIRES		POPULATION EN 1881	
CIVIL	DE COMMANDEMENT	TERRITOIRE	TERRITOIRE
5 Arrondissements. 54 Communes de plein exercice. 19 Communes mixtes.	3 Communes indigènes. 3 Communes mixtes.	Civil..... 674.830 hab.	Militaire..... 92.492 hab.
		Total..... 767.322 habitants.	

TERRITOIRE CIVIL

ARRONDISSEMENT D'ORAN

NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.
Communes de plein exercice.		Distance d'Oran.	*Communes de plein exercice.*		Distance d'Oran	*Communes de plein exercice.*		Distance d'Oran.
ORAN.....	59.377	»	Lourmel	3.830	42	Sénia (La).....	1.086	7
Aïn-El-Arba	1.121	65	Mangin.....	195	16	Sidi-Chami	1.542	13
Aïn-El-Turk	620	16	Mers-El-Kebir.....	1.876	8	Tamzourah.....	444	55
Aïn-Temouchent....	5.496	72	Misserghin	4.496	15	Tiaret	3.875	238
Arzeu	3.176	42	Mocta-Douz	1.395	62	Valmy.....	640	10
Assi-Ameur.....	234	19	Perrégaux	4.520	75			
Assi-ben-Okba	341	22	Saint-Cloud.....	2.691	28			
Assi-bou-Nif.....	394	14	Saint-Denis-du-Sig ..	9.862	51	*Communes mixtes.*		
Bou-Sefer.....	1.893	15	Sainte-Barbe-du-Tlélat	1.386	28	Aïn-Temouchent.....	24.772	72
Bou-Tlélis	2.873	30	Saint-Leu.....	3.891	39	Saint-Denis-du-Sig .	16.365	52
Fleurus	557	20	Saint-Louis.....	1.080	24	Saint-Lucien	25.202	36
Kléber.....	301	29						

ARRONDISSEMENT DE MASCARA

Communes de plein exercice.		Distance de Mascara.	*Communes mixtes.*		Distance de Mascara.	*Communes mixtes.*		Distance de Mascara.
Mascara	14.320	»	Cacherou	18.463	22	Mascara	40.066	»
Palika	522	20	Frenda	14.322	103	Saïda	13.579	78
Saïda	4.070	74						

ARRONDISSEMENT DE MOSTAGANEM

Communes de plein exercice.		Distance de Mostaganem.	*Communes de plein exercice.*		Distance de Mostaganem.	*Communes mixtes.*		Distance de Mostaganem.
MOSTAGANEM.....	13.422	»	Pélissier	2.286	4			
Aboukir.....	2.698	13	Pont-du-Chelif.....	3.563	27	Ammi-Moussa	53.740	126
Aïn-Boudinar	1.367	14	Relizane.....	5.302	56	Cassaigne.....	42.725	52
Aïn-Nouïssy	1.175	21	Rivoli	1.484	12	Inkermann.....	10.021	104
Aïn-Tédelès.....	2.360	21	Souk-El-Mitou	1.873	26	L'Hillil..... ..	42.849	40
Blad-Touaria	2.268	19	Stidia (La).....	515	18	Tiaret..	15.256	159
Bouguirat	489	30	Tounin	1.982	9	Zemmorah.....	32.566	86
Mazagran.....	1.293	4						

ARRONDISSEMENT DE SIDI-BEL-ABBÈS

Communes de plein exercice.		Distance de Sidi-Bel-Abbès	*Communes de plein exercice.*		Distance de Sidi-Bel-Abbès	*Communes mixtes.*		Distance de Sidi-Bel-Abbès
SIDI-BEL-ABBÈS.....	16.840	»	Tessala.....	1.480	10	Bou-Khanéfis	8.460	20
Sidi-Brahim.....	742	10	Trembles (Les)	2.003	5	Mekerra	17.176	82
Sidi-l'Hassen	947	7						

ARRONDISSEMENT DE TLEMCEN

NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION en 1881.	DISTANCE en kilomètres.
Communes de plein exercice.		Distance de Tlemcen.	*Communes mixtes.*		Distance de Tlemcen.	*Communes mixtes.*		Distance de Tlemcen.
Tlemcen	25.370	»	Lamoricière	10.867	32	Remchi	29.466	26
Hennaya	986	11	Nedroma	20.453	72	Sebdou	7.213	44
Nemours	2.727	67						

TERRITOIRE DE COMMANDEMENT

Communes mixtes.		Distance d'Oran.	*Communes mixtes.*		Distance d'Oran.	*Communes indigènes.*		Distance d'Oran.
			Lalla-Maghrnia	19.792	190			
Daya	12.563	158	*Communes indigènes.*			Tiaret	27.006	235
Géryville	6.719	245				Yacoubia	11.839	
			Sebdou	14.573	50			

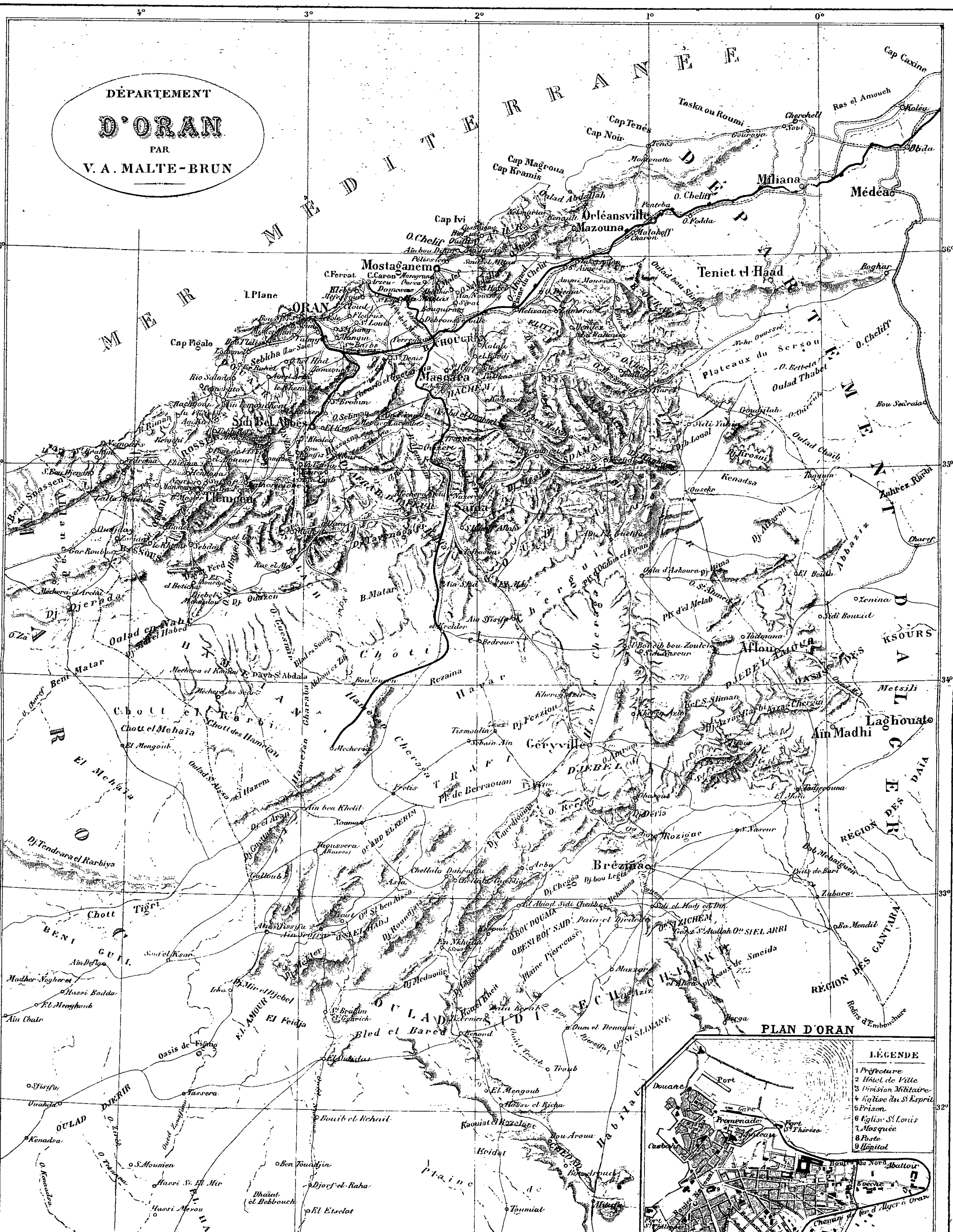
Traduction des termes arabes, kabyles et turcs les plus usités dans le langage géographique.

Aïn, pluriel *aïoun*, source, fontaine.
Arch, tribu.
Areg, région de dunes de sable.
Azel, immeuble réservé à l'Etat.
Azib, ferme.
Bab, plur. *biban*, porte.
Ben, plur. *beni*, fils; appartenant à telle ou telle tribu.
Bir, plur. *biar*, puits.
Bordj, maison fortifiée.
Bou. Dans la terminalogie géographique, ce mot se combine avec des noms d'animaux, de plantes, de minéraux, etc., et sert à désigner les endroits où ils se trouvent en grand nombre.
Cadi, juge-notaire.
Caïd, chef d'une tribu.
Cheikh, chef d'une fraction de tribu.
Chergui, oriental. Placé ou campé à l'est.
Chott, rive, plage d'un lac salé; le lac lui-même.
Daïa, bas-fond, cuvette.
Dar, maison, séjour.
Djama, mosquée.
Djebel, montagne.
Djezira, plur. *djezaïr*, île.
Douar, groupe de tentes disposées en rond.
Enchir, amas de ruines.
Fedj, gorge.
Fondouk, caravansérail.
Foum, bouche, embouchure.
Gharbi, occidental ou placé à l'ouest.
Guebli, méridional.
Guera'a, étang.
Hammam, bains, eaux thermales.
Hodna, plaine entourée de montagnes.
Kaf, kef, plur. *kifan*, grand rocher, piton, escarpement.
Khalifa, lieutenant général.
Koubba, coupole, tombeau surmonté d'un dôme.
Ksar, plur. *ksour*, enceinte fortifiée; nom donné à certains villages du Sahara algérien.
Ma, eau.
Menzel, bivouac, gîte d'étape.
Mers, ancrage, port.
Mokta, carrière exploitée.
Nadhor, observatoire, montagne formant vigie.
Namous, moustique.
Omm, oum, mère.
Oued, ruisseau, rivière.
Oulad, ouled, les enfants de.
Rar, Ghar, grotte, caverne.
Ras, plur. *rous*, cap, promontoire, tête.
Sahel, littoral.
Sebka, bas-fond vaseux.
Sidi, monseigneur, saint.
Smala, camp d'un grand chef arabe, ferme cultivée par des spahis.
Souk, marché, foire,
Sour, rempart.
Tala, fontaine,
Tangoura, pic.
Tell, région propre au labour.
Tenia, sentier, défilé.
Tizi, col.
Zab, plur. *ziban*, région saharienne.
Zaouia, séminaire musulman.

BIBLIOGRAPHIE

1836. Relation de l'expédition de Mascara. In-8°.
1838. Quatre-vingt-deux jours dans la province d'Oran, par le général *de Brossard*. In-8°.
1876. Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeïan et de Boabdil, dernier roi de Grenade, découverts à Tlemcen. In-8° (extrait du *Journal asiatique*), par *Ch. Brosselard*.
1838. Mémoire sur notre établissement dans la province d'Oran, par suite de la paix, par le maréchal *Bugeaud*. In-8°.
1847. Observations de M. le gouverneur général sur le projet de colonisation présenté pour la province d'Oran par le lieutenant général *de Lamoricière*. In-8°.
1853. Histoire des Beni-Zeïan, rois de Tlemcen, traduite par l'abbé *Bargès*. In-12.
1858. Exploration des Ksours et du Sahara de la province d'Oran, par le commandant *L. de Colomb*. in-8°.
1859. Histoire d'Oran, par *Léon Fey*. In-8°.
1859. Tlemcen, sa topographie, son histoire, etc., par l'abbé *Bargès*. In-8°.
1853. Mémoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan, sous le règne des Beni-Zeïan, par l'abbé *Bargès*. In-8°.
1847. Projet de colonisation pour les provinces d'Oran et de Constantine, par les généraux *Bedeau* et *Lamoricière*. In-8°.
1871-1883. Collection de volumes publiés après chaque session des conseils généraux du département d'Oran. In-8°.
860. Notice sur les ruines romaines d'Aïn-Temouchent, par *H.-L. Fey*, in-8°.
1865. Études sur la province d'Oran, par le général *Lacretelle*. In-18.
1858. Les oasis de la province d'Oran, ou les Oulad-Sidi-Cheikh, par le docteur Leclerc (extrait de la *Gazette médicale de l'Algérie*. In-8°).
1860. Étude sur les vignes de Tlemcen, par Salomon. In-8° (extrait de *l'Algérie agricole et commerciale*.)
1869. Notes sur la géographie de la province d'Oran, par *Bourdon*.
1852. Recherches sur les roches, les eaux et les minéraux de la province d'Oran, par *Ville*.
1877-1883. Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran. In-8°.
1875. Tlemcen et ses environs, par *E. de Lorral* (extrait du *Tour du monde*).
1882. Carte de la province d'Oran, par M. *Langlois* (*manuscrite*).
1882. Note sur le Dahra occidental (extrait du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran*), par M. *Demaeght*.
1877. Carte de la province d'Oran, au 400,000e, 2 feuilles.
1877. Carte des environs d'Oran, au 40,000e, 1 feuille.
1855. Carte des environs d'Oran, au 200,000e, 1 feuille.
1865. Carte des étapes de la province d'Oran, au 400,000e, 2 feuilles.
1854. Carte topographique de la subdivision d'Oran, par courbes, au 100,000e, 1 feuille.
1875. Carte des étapes de la province d'Oran, au 100,000e, 1875-1880 et 1882.
1879. Sidi-Bel-Abbès et ses environs, par M. *Bastide*.
1883. Plan de la place d'Oran et de ses forts avec celle de Mers-el-Kebir, en 1747, publié par la *Société de géographie d'Oran*.
1883. Carte du Sahara oranais, par M. *O'Mac-Carthy*, conservateur de la Bibliothèque d'Alger.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19. — Jules Rouff et Cie, Éditeurs.


DÉPARTEMENT
D'ORAN
PAR
V. A. MALTE-BRUN
MER MÉDITERRANÉE
DÉPARTEMENT D'ALGER
MAROC
Oran
Mostaganem
Mascara
Sidi Bel Abbès
Tlemcen
Orléansville
Mazouna
Miliana
Médéa
Teniet el Haad
Saïda
Géryville
Aflou
Laghouat
Aïn Madhi
Brézina
Cap Ivi
Cap Falcon
Cap Figalo
Cap Ténès
Cap Caxine
Chott el Chergui
Chott el Rarbi
Chott Tigri
Plateaux du Sersou
RÉGION DES DAIA
RÉGION DES GANTARA
Échelle au 1: 2174000me
N.B. Les chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer
PLAN D'ORAN
LÉGENDE
1 Préfecture
2 Hôtel de Ville
3 Division Militaire
4 Église du St Esprit
5 Prison
6 Église St Louis
7 Mosquée
8 Poste
9 Hôpital
Échelle 1: 27,000